

NAITRE, MOURIR, RENAITRE ENCORE ET PROGRESSER SANS CESSE, TELLE EST LA LOI

Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

54e Année. N° 5 1er Mai 1911.

Directeur-Gérant : PAUL LEYMARIE

Le Drame de la Vie

(*Suite*).

Ainsi que nous l'avons annoncé, nous passons à d'autres espèces dont l'homme a su tirer parti alors qu'il n'avait encore pu les remplacer par telle découverte industrielle ultérieurement mise à son service par le progrès de la science. Tels sont deux coquillages autrefois célèbres, le *murex brandaris* et le *Purpurea capillus* qui pendant des siècles ont fourni la merveilleuse teinture connue sous le nom de « pourpre de Tyr ».

Voici, d'autre part, la seiche qui donne une couleur d'un brun foncé dont les Romains faisaient une sorte d'encre et qui nous fournit aujourd'hui notre *sépia* souvent employée soit dans les aquarelles, soit dans les peintures à l'huile. D'autres couleurs dès longtemps appréciées proviennent de certains insectes tels que le kermès du chêne et la cochenille du nopal. Le kermès nous donne le vermillon — mot tiré du latin *vermiculus*, petit ver —. Cette couleur fut autrefois très fréquemment employée par les Asiatiques et les Juifs. Les Indiens à l'heure qu'il est en colorent certains tissus de coton dont ils se parent. Toutefois, depuis la découverte de l'Amérique, la cochenille du Nopal a presque entièrement remplacé le kermès du chêne européen.

Rappelons en passant les propriétés vésicantes de la cantharide et les services bien plus précieux encore que nous rendent les sangsues qui procurent à l'art médical une de ses plus précieuses ressources pour l'application des saignées locales. C'est en nombre immense — quelque chose comme cent-cinquante millions — qu'on recueille annuellement ces annélides dans certains marécages de la France, de l'Italie, de la Hongrie surtout, et enfin de l'Asie-Mineure.

Est-il besoin d'insister, d'autre part, sur l'importance du miel et de la cire qui, dès la plus haute antiquité, furent récoltés à l'état sauvage, bien longtemps avant qu'on prît soin d'en accroître et d'en régulariser la production par les procédés qu'emploient les agriculteurs. Après avoir énuméré les services d'emploi journalier que nous rendent tant de petites espèces des classes inférieures, signalons pour clore ce chapitre certains usages forts singuliers auxquels servent d'autres représentants de ces mêmes classes y compris des insectes d'espèces diverses. C'est ainsi qu'un polype originaire de la mer Jaune tenu dans une certaine quantité d'eau, la transforme après quelques heures de macération en un vinaigre d'excellente qualité. En Suède, l'on prépare une sorte de limonade au moyen d'un acide que fournissent diverses variétés de fourmis.

Mais il y a bien mieux encore, alors que sortant des usages utilitaires, nous arrivons à un tout autre emploi, combien plus élégant et artistique, quoique bien cruel, auquel servent d'admirables insectes aux élytres d'or, d'émeraude, de saphir ou de rubis transformés en parures par des femmes de nationalités diverses, soit en Espagne, en Italie et en Égypte, soit au Brésil, à la Guyane et au Mexique particulièrement.

Les Mexicaines, dit Michelet, se parent dans leurs fêtes d'insectes phosphorescents. Elles emprisonnent dans de la gaze ces flammes animées ; elles en forment de merveilleux colliers, les roulent autour de leurs tailles en ceintures étincelantes, puis arrivent au bal, reines que couronnent des diadèmes de topazes vivantes ou de palpitantes émeraudes qu'on voit flamboyer, tout d'abord, mais qui — symboliques images d'une éphémère beauté —

pâlissent et meurent avant la fin du bal, dans la brûlante atmosphère de la fête qu'elles avaient faite si belle.

C'est par l'emploi d'un procédé plus ou moins analogue que les Indous se font des lanternes économiques au moyen d'un gros insecte hémiptère, le fulgore porte-lanterne pourvu d'un renflement vésiculeux d'où émanent des lueurs phosphorescentes. Dans ces pays de l'Orient, dans l'Inde, en Amérique, en Australie, l'on voyage souvent la nuit pour échapper à la chaleur des journées torrides ; mais l'on n'oserait s'engager dans les ténèbres des forêts, si les insectes lumineux ne rassuraient quelque peu le voyageur. Il les voit briller au loin, danser, voltiger, se poser parfois tout près de lui à sa portée. Il les prend alors et les fixe à ses chaussures pour qu'ils lui montrent son chemin et surtout mettent les serpents en fuite.

Faisons halte ici. Des faits énumérés dans les pages qui précèdent, quelle conclusion pouvons-nous tirer ? C'est que l'exploitation fort restreinte encore de la faune inférieure serait susceptible d'une extension plus large. Il faut reconnaître que ce monde si longtemps et si injustement dédaigné n'a été mis à profit, ni avec intelligence, ni avec méthode et l'on peut induire, en raison des derniers succès obtenus par les pisciculteurs et les ostréiculteurs, entre autres, que la science industrielle pourrait encore dans ce domaine si riche faire de profitables acquisitions.

Ces acquisitions seraient d'autant plus faciles et plus avantageuses que nous ne sommes plus dans les tristes conditions où se trouvaient les primitifs. Condamnés au régime exclusif de la quête, il fallait que ces malheureux fussent en permanente recherche de proies, non seulement infimes, mais encore éparses et sans résidence fixe. C'était par petits groupes qu'ils erraient dans leurs mornes solitudes s'associant les uns aux autres pour la capture d'un rare gibier souvent insaisissable... et alors, dans quels sentiments de jalousie, de haineuses convoitises et d'égoïstes exigences, devait s'opérer le partage du misérable butin fourni par ces expéditions... après lesquelles, harassés de fatigue, il leur fallait regagner, tantôt leurs cavernes humides et glaciales, tantôt leurs gîtes d'occasion, sans autres vêtements que quelques écorces ou quelques peaux que rattachaient à peine des lianes, des racines nouées à l'aventure.

Tel fut, à n'en pas douter, le milieu lamentable où notre humanité fit ses premiers débuts. Aussi, combien sont injustes et ingrats les civilisés de notre époque, semblables à ces parvenus qui, dans le luxe d'une opulence bien ou mal acquise, renient leurs humbles ascendants n'éprouvent, eux aussi, que des sentiments de mépris pour ces autres ancêtres des vieux âges qui nous ont préparé l'héritage dont nous jouissons. Au lieu de nous moquer de ces primitifs à la physionomie simiesque, ne voyons en eux que les précurseurs qui nous ont tracé la voie et l'ont rendue facile. Disons-nous, d'autre part,

que pour aussi tragique et misérable qu'ait été leur histoire, elle n'en est pas moins réconfortante et moralisante pour nous... à la condition que, conscients des responsabilités qu'elle nous impose, nous sentions qu'il est de notre devoir de poursuivre, en l'élargissant, en l'ennoblissant sans cesse, l'œuvre d'évolution que ces hardis pionniers ont si douloureusement ébauchée pour nous, les heureux bénéficiaires.

La chasse

Après la longue série des siècles au cours desquels s'imposèrent les pénibles et infructueux procédés de la quête, voici que s'ouvre la phase non moins longue, sans doute, où prédomina le régime de la chasse. Non moins longue, disons-nous, à la vérité nous n'en savons rien. Comment nous serait-il possible d'évaluer, même par approximation, la durée de la période primordiale généralement désignée sous le nom d' « état de nature » qui recule, s'estompe dans les brumes et va se perdre dans les profondeurs indéterminées de l'âge tertiaire? Combien fallut-il de milliers d'années pour que le type humain émergeât de ses limbes, pour que le pur instinct du primitif où prédomina si longtemps la bestialité atavique, parvînt à se métamorphoser lentement en intelligence lucide, en raison consciente d'elle-même, arrivât à se créer un langage un peu plus expressif que les gloussements gutturaux, que les cris inarticulés n'ayant d'autre origine que de grossières onomatopées... et put enfin donner essor à sa perfectibilité congénitale ?

Et alors même que se furent réalisés ces progrès véritablement prodigieux, il est incontestable qu'en raison de l'absence de toute arme offensive, le régime de la quête dut persister jusqu'au jour où l'homme, affolé par la faim, fut contraint de tenter des coups d'audace en attaquant, par des moyens quelconques, de plus grands animaux, le plus souvent prompts à la fuite, mais combien redoutables quand ils acceptaient le combat.

Toutefois, lorsque vers la fin de l'âge tertiaire, l'ancienne uniformité de température fit place à des inégalités de saisons et que les productions devinrent intermittentes, en raison même des alternances climatériques, il fallut bien que l'homme demandât à la faune supérieure ce que l'inférieure n'était plus en mesure de fournir. Il fut contraint de se construire un abri quelque peu durable, de se confectionner des vêtements d'une certaine résistance et surtout de se procurer des éléments de subsistance, moins précaires que ceux dont il avait dû se contenter. Or, c'étaient les grands animaux qui par leur chair, leurs peaux, leurs ossements, ou leurs cornes, pouvaient seuls le mettre en possession de ces indispensables éléments de vie.

C'est alors que le primitif s'ingénia, fit effort d'imagination, d'adresse inventive. Ses premières découvertes, disons plutôt ses premières fabrications, furent l'*outil* et l'*arme*. L'outil, pour construire, réparer, creuser la terre, travailler le bois et la corne, en un mot utiliser la matière. L'arme, pour se défendre tout d'abord et attaquer à l'occasion, lutter contre l'éternel ennemi, le rival dangereux, l'être menaçant qui troublait ses jours et ses nuits. Ses jours, quand ses hurlements lui arrivaient du fond des forêts; ses nuits, quand il l'entendait gronder et renacler autour de sa caverne ou de sa hutte que la bête eût bien vite emportée d'assaut si elle n'y avait vu flamboyer le feu, le feu protecteur dont elle connaissait ou pressentait la puissance irrésistible et les cuisantes morsures.

Oui, car elle avait appris à le connaître ce feu, alors que de temps à autre il était arrivé qu'un incendie accidentel ou volontairement allumé avait dévasté telle partie d'une forêt toute grouillante de bêtes. Nous pouvons imaginer quel devait être l'affolement de la race animale en semblable occurrence, nous représenter les bonds désespérés, les contorsions effroyables des énormes reptiles qui à demi brûlés sous leurs écailles craquelées se précipitaient dans la vase des marécages, alors que, d'autre part, les grands mammifères éperdus, fous d'épouvante, s'enfuyaient au galop dans les plaines dénudées où l'incendie ne pouvait les atteindre.

Des outils, des armes, voilà donc ce qu'il fallait au sauvage qui, tout d'abord, inhabile, indolent et passif, devint progressivement ingénieux sous l'aiguillon de la nécessité. Au moyen d'éclats de silex tranchants, de cornes ou d'os patiemment aiguisés en pointe il se fabriqua des armes toutes rudimentaires à la vérité, mais qu'il perfectionna successivement.

L'homme s'inspira-t-il en cette circonstance des modèles que lui fournirent les animaux eux-mêmes ? La chose ne saurait être douteuse. Couteaux aiguisés, épieux durcis au feu, massues noueuses et lourdes furent les contreparties artificielles des moyens d'attaque ou de défense que possédaient certaines bêtes sauvages. Quelques-unes de ces armes furent même arrachées aux êtres qui en avaient été munis par la nature. Mâchoires d'ours ou de tigres, bois de cerfs ou de rennes firent des casse-têtes, des dagues et des harpons. Plus tard vinrent les armes de jet, dards et javelots, flèches lancées par l'arc qui fut l'une des pièces les plus admirables de l'arsenal des primitifs.

Nous voici donc sur le champ de bataille. Moment solennel, luttes tragiques dont la vision lointaine nous émeut et nous épouvante, alors que nous évoquons en imagination le spectacle de ce terrible champ clos, où combattait, presque nu, l'antique belluaire... qui ne devait que tant de siècles après, mettre en fuite l'armée toute entière des assaillants par l'acier de son couteau de chasse et la foudre de sa carabine.

Lorsque plus tard, vers la fin de la préhistoire, s'ouvrit l'ère des métaux, ce fut le bronze, tout d'abord, qui fut mis en usage et c'est au bronze que succéda le fer, après de très longs essais de fonte et de martelage. Après le bronze et le fer vint l'acier, le terrible acier dur, élastique et pénétrant. En face de telles armes, devant la lame des coutelas et la pointe des lances, que pouvaient dents et griffes de la bête qui, frissonnante reculait dans les fourrés où l'achevaient les piqueurs et les chiens ? C'était le commencement de la déroute qu'acheva l'emploi des armes à feu essayées dès les premières années du XVI^e^ siècle, rendues pratiques au XVIII^e^ et parvenues aujourd'hui à un tel degré de perfection qu'elles mettent à la disposition du chasseur une irrésistible, une désastreuse puissance de destruction.

Oui, désastreuse, alors que l'homme en use et abuse avec une légèreté, une imprévoyance inqualifiables, en même temps qu'avec une révoltante cruauté. Dès le jour où avec un peu d'habileté le tireur a pu atteindre sa proie sur terre et dans l'air et la foudroyer pour ainsi dire d'un regard, la chose est devenue un simple exercice d'adresse, un amusement impitoyable qui, en dépit de son nom prétentieux de « Sport », n'est plus qu'un procédé de destruction admise, officielle, qui s'applique bien moins aux bêtes sauvages ou nuisibles qu'aux différents gibiers de poil et de plume, les menace, par ce fait, à brève échéance, d'une totale, d'une irréparable extermination.

Les bêtes les plus carnassières ne tuent que pour se nourrir; mais c'est pour se distraire et passer son temps que le « roi de la création » tue pour l'unique plaisir de tuer. Peut-on imaginer rien de plus répugnant, de plus contraire aux lois de cette Création elle-même, que ces tirés des chasses officielles?... Chasses n'est plus ici le mot propre, c'est carnage qu'il faut dire, massacre en champ clos, où des centaines de malheureuses bêtes affolées par des rabatteurs sont amenées devant les fusils des prétendus chasseurs — tous de haute marque, c'est bien entendu — qui n'ont plus qu'à tirer à bout portant sur elles pour les abattre par monceaux !... Boucheries élégamment déguisées sous le nom distingué d' « exploits cynégétiques ».

Ce n'est pas seulement par l'emploi d'armes perfectionnées que l'homme cherche à capturer les diverses proies qu'il convoite. C'est encore et le plus souvent par la ruse qu'il arrive à ses fins. A la puissance des armes sont venues s'adjoindre les ressources de pièges pour la fabrication desquels ont été appliqués les procédés les plus divers dont les plus perfides sont naturellement les meilleurs. Déjouer les finesses des animaux les plus intelligents, tromper les plus prudents par des stratagèmes imprévus, attirer les plus farouches par des appâts irrésistibles, tel a été le problème complexe qu'a victorieusement résolu la stratégie des inventeurs.

Les sauvages modernes, non moins habiles que les civilisés eux-mêmes et

ayant largement bénéficié de l'héritage de leurs ancêtres, déploient dans cette guerre d'un genre spécial, dans ce braconnage ataviquement inné chez eux, un véritable génie où se manifeste la progressive perfectibilité qui dès ses origines fut la caractéristique des aptitudes de la race humaine. Aussi sont-elles innombrables les embûches qu'ont employées avec avantage chasseurs, trappeurs et braconniers les plus divers depuis les aborigènes du Périgord préhistorique, jusqu'aux indigènes actuels de l'Afrique méridionale : chasse à la tranchée, où les animaux refoulés entre de hautes palissades finissent, dans leur affolement, par s'élancer dans un précipice préparé à l'avance; fosses couvertes de trappes qui s'effrondrent et dont le fond est hérissé de pieux aigus; pièges à bascules; filets des Romains, des Égyptiens et des Perses; *lazos* des Gauchos de l'Amérique du Sud, toiles des véneries royales du moyen âge... la nomenclature complète en serait interminable.

(*A suivre.*) ED. GRIMARD.

Le Spiritisme et ses détracteurs catholiques (1)

Réponse d'un vieux spirite à un « docteur ès lettres », de Lyon

Depuis quelques mois, une campagne en règle se poursuit contre le spiritisme et contre les spirites. Les théologiens laïques de *l'Univers* ont publié quelques articles à ce sujet et analysé, ou plutôt dénaturé plusieurs ouvrages spirites, en isolant les textes, en détournant le vrai sens, afin de les rendre ridicules ou odieux. Plusieurs prédicateurs ont dénoncé la doctrine et les pratiques du spiritisme, du haut de la chaire. Des conférences ont été faites en France et en Belgique, entre autres par les P. P. Pachen et Berthet, à Paris.

Enfin, à Lyon, une brochure écrite (2) par « Un docteur ès lettres » anonyme a été récemment publiée avec autorisation du cardinal-archevêque, et cette brochure, comme les conférences et les articles de journaux, conclut au « satanisme » des pratiques et de la doctrine spirites. Ces poussées antispirites, par là même qu'elles se manifestent simultanément sur divers points, ne semblent pas spontanées. On dirait qu'un mot d'ordre a été donné, et

(1) Cet article, dû à la plume d'un écrivain spirite bien connu, va paraître en brochure. Nous la recommandons à nos abonnés et à tous les spirites en général, comme un excellent moyen de propagande. En vente à notre librairie au prix de 0 fr. 10.

(2) *Le Spiritisme*, par « Un docteur ès lettres », Librairie catholique, 3, place Bellecour, Lyon, et 14, rue de l'Abbaye, Paris.

que certains écrivains et orateurs ont reçu ou se sont arrogé la mission de travestir nos enseignements, de calomnier nos croyances et de fausser l'opinion et la conscience publiques à notre sujet. Le moment de parler nous semble venu ; non pour nous défendre ou nous justifier, car nous aurons toujours tort aux yeux de certains hommes de parti et de parti pris, qui n'admettent pas d'autres esprits que le leur et visiblement, sans jeux de mots, sont animés d'un fort mauvais esprit.

Il importe d'exposer nettement, loyalement notre doctrine et nos pratiques, afin d'éclairer les hommes de bonne foi, qui, sans passion, sans préjugé et sans haine, recherchent consciencieusement la vérité uniquement pour elle-même.

Nous suivrons donc pas à pas le docteur anonyme auteur de la brochure de Lyon et nous réfuterons, ligne par ligne, celles de ses assertions qui sont fausses, erronées ou calomnieuses.

Le docteur anonyme de Lyon, comme la plupart de ceux qui attaquent et dénaturent le spiritisme, n'est pas assez instruit de la question pour pouvoir la traiter, encore moins pour oser la condamner. Sa brochure, alerte et facile à lire, a le tort de n'être qu'une compilation éclectique et hâtive, composée de morceaux découpés çà et là dans des revues ou brochures plus ou moins sérieuses, et en outre agrémentée d'histoires ridicules, saugrenues, que l'on dirait copiées dans les almanachs de colporteurs ou dans les faits divers de journaux facétieux ; de là, sa conclusion puérile : c'est le diable qui est « l'âme du spiritisme » et tous les spirites ont le diable au corps. Il est amusant, ou plutôt pénible de voir un homme cultivé, instruit, comme semble devoir l'être un docteur ès lettres, traiter si légèrement de choses graves, aborder aussi superficiellement les plus hauts problèmes de la psychologie et de la destinée. Il est plus pénible encore de voir, au bas d'un document aussi incomplet et aussi léger, la contre-signature de l'un des plus éminents princes de l'Église : le cardinal-archevêque de Lyon. Le docteur anonyme a lu trop rapidement les publications spirites dont il s'est servi pour se documenter. Il généralise les cas particuliers et les faits isolés; il confond l'occultisme et la théosophie avec le spiritisme, et par conséquent impute à celui-ci les errements ou les extravagances de ceux-là.

Nous ne discuterons pas les erreurs statistiques de l'auteur; il y en a bien quelques-unes, mais comme il ne s'agit que de chiffres, nous ne nous en occuperons pas. Nous nous attacherons de préférence aux faits et aux principes ; c'est sur ce terrain seul que nous nous défendrons.

Le docteur anonyme de Lyon a voulu d'abord effrayer, terroriser sans doute les âmes crédules, en leur montrant la vaste organisation du spiritisme en France, en Europe, dans le monde. Il y a là un peu d'exagération, mais nous en sommes fiers — et les catholiques eux-mêmes devraient s'en

réjouir — il y a des spirites partout dans le monde civilisé, partout où il y a des spiritualistes, car les deux termes sont synonymes et fraternels. Oui, tout homme, tout chrétien qui croit en Dieu, en l'immortalité de l'âme, qui pense, veut savoir et scrute le problème de la destinée, qui tente de faire une trouée dans l'invisible, confine au spiritisme. Où est le crime? où est le danger?

Quoi ! c'est à cette heure même où la marée montante du matérialisme et des doctrines négatives menace d'envahir et de submerger le monde, que des chrétiens, des catholiques, des docteurs spiritualistes jugent bon de calomnier et de dénoncer comme des ennemis, des croyants en Dieu et en la vie future ! L'heure est vraiment mal choisie pour se priver du concours de précieux alliés. Les spirites ont l'œil ouvert sur l'au-delà, sur l'infini, sur la vie éternelle. Ils combattent l'athéisme et le matérialisme, en prouvant, précisément par ces faits merveilleux dont parle l'auteur de la brochure et qu'il se garde bien de nier, l'existence certaine de l'autre monde, la justice dans l'au-delà, les responsabilités de la conscience humaine et la certitude des sanctions suprêmes, autant de choses qui exaspèrent les matérialistes et les athées, et troublent la conscience des jouisseurs.

Et ce sont ces doctrines, ces enseignements du spiritualisme le plus élevé et le plus austère, que l'on prétend dictés, inspirés par le démon? Vraiment vous n'y pensez pas, Docteur ? Faut-il que nous vous renvoyions à l'Évangile ? Si c'est par Béelzébut, prince des démons, que nous combattons précisément les pièges et les mensonges des démons, par qui donc vos prêtres les combattent-ils ? Nous aussi, spirites, nous avons nos exorcismes, qui sont les mêmes que les vôtres ; nous faisons avant chaque réunion une prière aux bons esprits, afin qu'ils nous préservent de la suggestion des mauvais. C'est notre *Veni, sancte Spiritus*, à nous autres, et il nous a toujours protégés. Nous savons comme vous que, sur les frontières des deux mondes, dans les espaces imprécis de l'erraticité, on peut faire des rencontres dangereuses. Nous connaissons les paroles de l'apôtre saint Paul : « Éprouvez les esprits ; tous ne sont pas bons. » Nous pouvons affirmer avec lui : « qu'aucun Esprit ne dit anathème à Jésus ».

Par conséquent les Esprits qui, au dire du docteur anonyme, secouaient les chapelets et les bréviaires sur les tables tournantes, étaient des Esprits anticléricaux, faits tout exprès pour eux. Tel n'était pas celui qui se manifestait à l'illustre P. Didon lorsqu'il faisait du Spiritisme avec M. Touzard, membre du Conseil supérieur de l'Agriculture, et qui respectait le crucifix que le docte religieux avait placé sur la table.

Plusieurs de nos amis, à maintes reprises, ont placé les Évangiles sur la table, et chaque fois l'Esprit en a parlé avec respect et admiration. Toutes les histoires de bonnes femmes, toutes les fables de vicaires citées assez

malencontreusement par l'auteur de la brochure, sont plutôt de nature à discréditer sa thèse qu'à la fortifier.

Dans le chapitre intitulé : *Le Spiritisme à Lyon*, le docteur cite l'ordre du jour du 15 octobre 1903, adressé par la Fédération Lyonnaise à M. Combes, alors président du Conseil. Cet ordre du jour est réel ; nous n'avons nullement l'intention de le nier. Nous ferons d'abord remarquer au docteur que c'est là un acte isolé d'une association régionale et, partant, une initiative particulière qui n'engage en rien le spiritisme universel.

En outre, les phrases isolées, intentionnellement séparées de leurs contextes, que cite le chanoine Delassus, cité à son tour par la brochure anti-spirite, ne contiennent pas tous les excellents conseils que les spirites donnaient à M. Combes. Plût à Dieu qu'il les eût suivis — la France et la République ne s'en porteraient pas plus mal, ni l'Église non plus.

Les spirites lyonnais, en rédigeant cette adresse, savaient que le président du Conseil était un philosophe spiritualiste ; qu'ils seraient lus, écoutés et compris, sinon exaucés. Ils signalaient à M. Combes les dangers de l'enseignement matérialiste, la nécessité absolue d'un idéal, d'une croyance et d'une morale basée sur la notion des responsabilités et de leurs sanctions futures. Ce catéchisme, — si c'en est un, — comme le prétend le chanoine Delassus, était d'ailleurs plein d'élévation et de sagesse. Les intentions étaient bonnes, généreuses, sincères. En outre, nous ferons remarquer que le vrai *Credo* du spiritisme n'est pas précisément celui que le docteur anonyme a extrait de la *Revue verte de la Guillotière*.

Notre *Credo*, le voici :

Existence de Dieu, intelligence directrice, loi vivante, âme de l'univers, unité suprême où viennent aboutir et s'harmoniser tous les rapports, foyer immense des perfections d'où rayonnent et se répandent dans l'infini toutes les puissances morales : Justice, Sagesse, Amour !

Immortalité de l'âme, essence spirituelle qui renferme à l'état de germe toutes les facultés, toutes les puissances ; qui est destinée à les développer par ses travaux, en s'incarnant sur les mondes matériels, en s'élevant par des existences successives et innombrables, de degrés en degrés, jusqu'à la perfection.

Communion des vivants et des morts ; action réciproque des uns sur les autres ; permanence des rapports entre les deux mondes ; solidarité de tous les êtres, identiques dans leur origine et dans leurs fins, différents seulement par leur situation transitoire : les uns à l'état d'Esprits, libres dans l'espace, les autres revêtus d'une enveloppe périssable, mais passant alternativement d'un état à l'autre, la mort n'étant qu'un temps de repos entre deux existences terrestres.

Progrès infini, Justice éternelle, Sanction morale ; l'âme, libre de ses actes

et responsable, crée elle-même son avenir ; suivant son état moral, les fluides grossiers ou subtils qui composent son périsprit et qu'elle a attirés à elle par ses habitudes et ses tendances, ces fluides, soumis à la loi universelle d'attraction et de pesanteur, l'entraînent vers les globes inférieurs, vers les mondes de douleur où elle souffre, expie, rachète le passé, ou bien la portent vers les sphères heureuses où la matière a moins d'empire, où règnent l'harmonie, la félicité. L'âme, dans sa vie supérieure et parfaite, collabore avec Dieu, forme les mondes, dirige leurs évolutions, veille aux progrès des humanités, à l'accomplissement des lois éternelles.

Et maintenant, monsieur le Docteur, avouez que, si M. Combes avait suivi les conseils de la Fédération spirite de Lyon, personne n'aurait eu à s'en repentir.

Nous passons au chapitre de la brochure intitulé : *Les Faits merveilleux du spiritisme.* En disant que les phénomènes spirites n'ont aucune cause naturelle ou scientifique, l'auteur commet une lourde erreur. Les faits du spiritisme sont absolument scientifiques ; ils ont été soumis aux instruments et aux modes de contrôle de l'expérimentation la plus rigoureuse ; ils reposent sur les lois profondes de la nature et de la science.

Cependant la cause de ces phénomènes n'est pas ce que pensent certains savants, et nous concédons volontiers à notre contradicteur que la théorie du polygone de M. le Dr Grasset, de Montpellier, n'explique absolument rien. Tous les faits du spiritisme ne sauraient être, selon son expression, d'ailleurs inélégante, « désoccultés ».

Nous concevons que les savants eux-mêmes soient déroutés quand ils pénètrent dans ce domaine. Le monde des Esprits appartient aux régions les plus élevées de la nature ; il évolue sur la lisière du fini et de l'infini ; le spiritisme est du domaine de l'univers qui embrasse à la fois le visible et l'invisible.

Forcément, la doctrine et la pratique spirites sont un mélange de ces deux mondes, c'est-à-dire de ces deux hémisphères de l'Univers, si l'on peut ainsi parler. Ses révélations commencent là même où les constatations de la science s'arrêtent : Le spiritisme est bien une forme de la sience, puisque ses données reposent sur les lois de l'évolution ; mais il est la science prolongée, complétée ; il prend l'homme à sa naissance terrestre et le conduit au terme de son évolution intégrale dans l'au-delà. Sous ce rapport il est à la fois la science et la foi, et c'est précisément ce que le positivisme moderne ne lui pardonne pas.

Ce système funeste et illogique, qui n'admet que la vie présente et s'abstrait systématiquement du problème de l'origine et de la destinée, taxe d'anti-scientifique, de mystique, de fantaisiste la doctrine qui se préoccupe de l'avenir intégral de l'être.

Le spiritisme fait donc, dans une certaine mesure, œuvre religieuse, en professant la notion totale de l'homme, contre le positivisme qui n'envisage que sa notion partielle et momentanée, et l'on s'étonne que des docteurs catholiques combattent et condamnent le spiritisme, qui vient sur certains points, appuyer et corroborer l'enseignement des Eglises et la foi des croyants.

D'ailleurs, tous les docteurs de l'Eglise ne sont pas aussi sévères, aussi absolus que le docteur anonyme de Lyon. Un éminent prélat, ancien professeur de Faculté catholique, Mgr Chollet, évêque de Verdun, tout en critiquant nos doctrines, avoue cependant que les sciences dites « occultes » apportent une contribution utile à l'anthropologie, au même titre que la biologie, la psychologie, la morale, la science des religions, l'ethnographie. On le voit, le spiritisme est classé parmi les sciences lumineuses qui projettent leurs rayons révélateurs sur ce « théorème vivant » qui s'appelle : l'homme, suivant l'expression de Jouffroy.

Mais où nous nous trouvons en pleine contradiction avec le docteur anonyme, c'est dans la conclusion de son chapitre : *Les Faits spirites.* N'ayant pas de cause naturelle ni scientifique, ceux-ci sont diaboliques, et la pratique du spiritisme c'est le satanisme.

Docteur, voilà de bien gros mots. Votre syllogisme n'est pas assez serré. Les faits spirites ne sont pas d'origine naturelle, donc ils sont d'origine diabolique. Il nous semble que la conclusion n'est pas en rapport avec les prémices.

Sur quoi donc vous appuyez-vous, pour nous « sataniser » si facilement : sur les plaisanteries anodines de trois jeunes vicaires, réunis dans un salon, autour d'une table tournante pour se distraire : sur les dires d'un petit bébé facétieux, qui, par une porte entr'ouverte, crie à son papa et à sa maman : qu'ils ont chacun un diable sur la tête ? sur les affirmations peu claires du Dr Hélot ou du Dr Van der Eist, dont le syllogisme est encore plus défectueux que le vôtre : « Ni la *foi* ni la *science* n'enseignent le moyen de communiquer avec les morts ; donc si quelqu'un répond à l'appel, ce ne peut être que l'ange des ténèbres ou ses suppôts. »

Singulière logique ! La science n'enseigne pas le moyen de communiquer avec les morts ? Mais vous venez précisément d'affirmer que tous les faits spirites scientifiquement constatés par des hommes éminents, des spécialistes comme de Rochas, Richet, Dr Gibier, etc., sont indiscutables, y compris les apparitions ? — Vous auriez pu ajouter les témoignages de W. Crookes, Russell-Wallace, Lodge, Myers, Aksakof, Lombroso, qui sont tous des savants célèbres ! — La foi n'enseigne pas le moyen de communiquer avec les morts ? Mais, le Dr Van der Eist ne croit donc pas au purgatoire ?

Le dogme de la réversibilité des mérites, le vœu héroïque en faveur des

âmes souffrantes, la communion des saints, etc., ne sont-ils pas des *pactes* explicitement conclus avec les Entités de l'au-delà ?

Mais vous venez précisément de citer tout exprès un texte très clair de saint Thomas d'Aquin qui détruit les affirmations des Drs Hélot et Van der Eist : « Quand les morts apparaissent, ce sont leur simulacre, leur *fantôme* mis en mouvement par *des esprits*, ou formés dans *la pensée* du voyant. » Or, toute la doctrine spiritiste est contenue dans ces quelques mots. Nous avons toujours enseigné cela. Le docteur angélique dit « mis en mouvement par des esprits *bons* ou *mauvais*, *anges* ou *démons* ». Mais sur quoi vous appuyez-vous pour dire que nos esprits sont toujours des démons et non de bons esprits ? Sur quoi ? Sur des plaisanteries de vicaires ou des farces de bébés ?

Avouez que toute cette argumentation est puérile. Un docteur ès lettres doit être plus sérieux. Donc, votre conclusion : « *La pratique du spiritisme, c'est le satanisme* » s'écroule. N'est-ce pas une maladie de voir le diable partout ? La névrose diabolique serait-elle réelle?

Les hommes sages, les docteurs autorisés de l'Église ne sont pas aussi prodigues de satanisme que vous ! Écoutez encore Mgr Chollet, évêque de Verdun : « Nous pensons donc qu'il ne faut pas admettre facilement l'action des démons dans les faits d'occultisme, et que si cette action s'y exerce, elle ne le fait *que très rarement*. (Voir *la Contribution de l'occultisme à l'anthropologie*, p. 58.)

(*A suivre*).

IDÉE DE DIEU

(Étude philosophique)

Jéhovah ! Jéhovah ! ton nom seul me soulage,
Il est le seul écho qui réponde à mon cœur ;
Ou plutôt ces élans, ces transports sans langage,
Sont eux-mêmes un écho de ta propre grandeur.

Tu ne dors pas souvent dans mon sein, nom sublime !
Tu ne dors pas souvent sur mes lèvres de feu ;
Mais chaque impression t'y trouve et t'y ranime,
Et le cri de mon âme est toujours toi, mon Dieu !

LAMARTINE.

Tel fut le cri de détresse et de désespérance qui jaillit de l'âme de notre

grand poète, vers Dieu, quand le cœur écrasé sous le poids de la douleur, par la mort de sa Julia adorée, tendre fleur fauchée au printemps de la vie par l'inflexible destin, il venait de jeter son sanglant défi à la Providence, et qu'il sentait le calme renaître dans ses sens éperdus et sa raison éclairée par un rayon de la lumière divine; tant il est vrai qu'il y a dans l'esprit de l'homme un instinct secret, une force naturelle qui l'entraîne vers Dieu. Les douleurs de la vie, en nous montrant notre faiblesse, nous contraignent à chercher un consolateur ; et plus on avance en âge, et plus on est pénétré de l'impossibilité d'admettre le néant, et de la nécessité de croire qu'il y a, au-dessus de nous, un être suprême qui anime tout, qui pénètre tout et régit tout par son amour et sa toute puissance, et de qui tout émane. C'est la nature elle-même qui nous pousse à rêver, à désirer, à chercher le monde invisible. Tous les peuples divisés sur tout le reste, sont d'accord sur ce point que la foi religieuse est antérieure à la civilisation, et qu'elle en est certainement la première institutrice. L'histoire, aussi loin qu'elle remonte, voit partout Dieu associé aux premières pensées et aux premiers sentiments de l'homme. Toutes les races qui ont paru sur la terre, quels que soient leur climat ou leur pays et leur état d'abaissement, ont reconnu toujours dans tous les âges, une force-sagesse qu'elles ne pouvaient comprendre. Le sauvage même, encore moitié animal, sur les sombres rochers de la Patagonie, a une faible lueur de cet Esprit infini qu'il croit entendre gémir dans la brise du soir et qui se manifeste à lui dans les mugissements des vagues en furie, qui se brisent sans cesse sur la côte de son ciel inhospitalier.

Les plus grands génies du monde antique ont proclamé les deux dogmes les plus importants de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme. *Anaxagore*, qui naquit l'an 500 avant Jésus-Christ, est le premier philosophe grec qui, suivant Cicéron, ait fait entrer l'idée d'une intelligence immatérielle dans le système philosophique, et qui a été le précurseur direct et comme un des ancêtres du Spiritualisme. Il a énoncé la vérité de l'existence d'un Être suprême de la manière la plus claire, quand il a dit que « tous les corps n'étaient qu'une agrégation d'atômes et que les choses n'auraient pu revêtir leurs formes variées, par suite d'un accident ou d'une cause aveugle ; mais bien par l'influence d'un esprit créateur, qu'il désignait comme étant puissant par soi-même ; enfin, non mêlé à aucune autre chose ; le plus pur et le plus subtil entre tous et doué de l'omniscience et de l'omnipotence.

Et qui de vous ne connaît la mort, à la fois tragique et édifiante de Socrate, et l'adieu qu'il fit à ses disciples, réunis pour assister à ses derniers moments, avant de boire la ciguë ; cet éloquent poème dans lequel Lamartine a fait briller toute la noblesse de l'âme du martyr ?

« Contemporain des jours et de l'éternité !
« Grand comme l'infini, seul comme l'unité !
« Impossible à nommer, à nos sens impalpable !
« Son premier attribut, c'est d'être inconcevable !
« Dans les lieux, dans les temps, hier, demain, aujourd'hui,
« Descendons, remontons, nous arrivons à Lui !
« Tout ce que vous voyez est sa toute puissance,
« Tout ce que nous pensons est sa sublime essence ;
« Force, amour, vérité, créateur de tout bien,
« C'est le dieu de vos dieux ! c'est le seul ! c'est le mien ! »

— Oui, Socrate avait de Dieu une idée sublime ; il proclamait l'unité de l'Être suprême et sa Providence. Fidèle à ses convictions, il formait ses disciples qui devaient lui faire un éternel honneur.

Socrate et *Jésus* vous l'ont dit: le premier, en répétant sans cesse le « connais-toi toi-même » de la sagesse antique. Le second, en vous enseignant qu'on « n'arrive au Père que par le Fils » ; qui a vu le Fils a vu le Père, disait Jésus à ses disciples, lorsqu'ils lui demandaient de leur faire voir Dieu afin d'y croire. Mais il disait aussi : le Père est plus grand que le Fils ; et encore : « Pourquoi m'appelez-vous Bon ; le Bon, c'est-à-dire le Parfait, c'est Dieu seul. »

Jésus ne voulait-il pas dire clairement que l'on ne peut trouver dans l'homme rien qui ne soit aussi en Dieu ; et cela, par la raison bien simple, c'est que Dieu est la synthèse des synthèses?

Et *Platon*, l'illustre disciple de Socrate et le maître d'Aristote :

« Une seule cause, un seul but, un seul moyen, paraissent former le corps entier de ses perceptions : Dieu comme cause, la perfection comme but et la doctrine rationnelle du devoir comme moyen. »

Citons encore *Cicéron*, l'un des plus grands esprits qui aient jamais été, a dit Montesquieu; l'âme toujours belle, pleine d'émotions tendres, de délicatesse exquise, de solennité religieuse et grandiose, de puissance de pathétique.

Et maintenant, si nous interrogeons les théologiens, les pères illustres du monde antique, *saint Augustin*, *saint Anselme*, *saint Thomas d'Aquin*, et tant d'autres, tous n'ont qu'une voix pour proclamer les deux grands dogmes de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme. *Saint Augustin*, le manichéen de la veille, ramené à la foi catholique par les prédications d'Ambroise, devint le meilleur défenseur de l'Église, le propagateur le plus puissant, du christianisme, après saint Paul, et fut surnommé « le docteur des docteurs, l'aigle des Pères ».

Peu d'hommes ont scruté la profondeur de l'âme d'un regard aussi sagace et aussi pénétrant.

Et puis, *saint Anselme*, célèbre théologien italien, penseur profond, esprit excessivement spéculatif et méditatif qui devança Descartes et dont les excellents écrits l'ont fait comparer à Platon.

« Il est impossible », a-t-il dit « de penser que Dieu n'existe pas ; car Dieu est, par définition, un être tel qu'on n'en peut concevoir de plus grand; et si l'on admettait qu'il est possible de penser que Dieu n'existe pas, il y aurait un être plus grand que Dieu, c'est-à-dire un être plus grand que l'être tel qu'on n'en peut concevoir de plus grand ; ce qui est absurde. »

Interrogeons encore l'histoire de la philosophie et descendons des temps anciens jusqu'à une époque plus voisine de nous ; et nous trouverons une nouvelle pléiade d'hommes illustres briller et honorer de leurs noms les XVII^e^, XVIII^e^ et XIX^e^ siècles. En tête de ces grands génies se présente notre célèbre philosophe et savant français, *Descartes*.

Partant de sa pensée et de son être propre pour s'élever jusqu'à Dieu, il fraya des sentiers de lumière à la raison captive. Dans son *Discours de la méthode* il a dit : « Je suis et j'ai l'idée de Dieu, donc je ne suis pas l'auteur de mon être ; car si je l'étais, je me serais donné toutes les perfections dont j'ai en moi quelque idée. Si l'on suppose que j'ai toujours été ce que je suis maintenant, cela ne me dispense pas d'avoir une cause ; car la durée d'une substance finie n'est que la répétition non interrompue de l'acte par lequel elle est produite. Plusieurs causes n'ont pas concouru à ma formation et ajouté chacune quelque perfection à la notion que j'ai de la perfection de Dieu, car l'unité et la simplicité est le principal caractère que je lui attribue. Ainsi donc, par cela seul que j'existe et que l'idée de Dieu est en moi, l'existence de Dieu est démontrée. »

Pascal, le savant, le philosophe, cet effrayant génie qui résolut un des plus hauts problèmes de géométrie, et jeta au hasard sur le papier des pensées qui tiennent autant de Dieu que de l'homme, en contemplant la grande et sublime harmonie du monde, s'écria : « Le silence éternel de ces sphères infinies m'effraie ! »

Spinosa, l'illustre philosophe hollandais a dit « qu'on ne peut trouver hors de la nature divine une cause ou raison qui fasse obstacle à son existence; et qu'il est absurde d'imaginer une contradiction dans l'être absolument infini et souverainement parfait ». Concluons donc que Dieu existe nécessairement.

Leibnitz, l'esprit le plus synthétique du XVIII^e^ siècle et le plus encyclopédique qui ait paru depuis Aristote, a donné à l'argument de Saint-Anselme, le dernier degré de rigueur et de clarté, en l'exprimant par la formule suivante :

« L'être dont l'essence implique l'existence, s'il est possible, c'est-à-dire s'il a une essence (c'est un axiome d'identité qui n'a pas besoin de démonstration). Or, Dieu est un être dont l'essence implique l'existence, par définition ; donc Dieu est possible et existe par la seule force d'idée qui est en nous. »

Dans le même siècle, trois prélats français et illustres écrivains ont immortalisé leur nom par l'élévation de leurs pensées et la grandeur de leurs œuvres : *Bossuet*, *Malebranche* et *Fénelon*.

Bossuet, le grand orateur, l'oracle de l'église, l'âme de son siècle dans son traité de « la connaissance de Dieu et de soi-même », a dit, en s'appuyant sur l'existence des axiomes ou vérités premières : Puisqu'il y a des vérités éternelles, toutes ces vérités et toutes celles que j'en déduis, par un raisonnement certain, subsistent indépendamment de tous les temps. Si je cherche maintenant où et en quel sujet elles subsistent éternellement et comme elles sont, je suis obligé d'avoir un être où la vérité est éternellement subsistante et où elle est toujours entendue ; et cet être doit être la vérité même et doit être toute vérité.

Malebranche, philosophe, théologien et géomètre, a dit que la preuve de l'existence de Dieu la plus belle, la plus relevée et la première, c'est l'idée que nous avons de l'infini ; car il est constant que l'esprit aperçoit l'infini, quoiqu'il ne le comprenne pas.

Enfin l'illustre écrivain et l'un des prélats les plus distingués de France, *Fénelon*, dont les vertus ont égalé les talents, a résumé avec beaucoup de force et d'éloquence, dans son *Traité de l'existence de Dieu*, et démontré que Dieu existe par le spectacle de la nature et de la connaissance de l'homme. Dans la deuxième partie de son traité, il présente la démonstration de l'existence et des attributs de Dieu, tirée des idées intellectuelles. Le pieux et savant évêque, adoptant la doctrine de Descartes, débute par l'exposition de la méthode qu'il faut suivre dans la recherche de la vérité.

En réfléchissant que s'il peut douter de toutes choses, il ne peut pas douter de son doute, et que douter, c'est-à-dire penser, c'est exister ; le néant ne saurait douter ; et quand même je me tromperais, il s'en suivrait par mon erreur même, que je suis quelque chose, puisque le néant ne peut se tromper.

C'est du haut de cette théorie de la certitude, que Fénelon aborde la démonstration métaphysique de l'existence de Dieu. Homme de très grand cœur, Fénelon fut presque un saint. Génie progressif de la nature de Virgile, il appartenait à la fois à son temps et à l'avenir.

Entrons maintenant dans le XVIII^e^ siècle, qui est celui de *Voltaire*, car c'est lui qui est le plus grand nom de ce siècle, comme il en fut le grand meneur du mouvement antichrétien. Cependant, Voltaire était un déiste décidé et il répudiait la philosophie de son siècle, qui tentait de bannir Dieu

de l'univers. C'est lui qui a dit que « si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer ».

Dix-huit ans plus tard, c'est-à-dire en 1712, naquit à Genève un des écrivains dont l'influence personnelle a été la plus grande et s'est le plus longtemps continuée. Ce fut *Jean-Jacques Rousseau*. C'est lui qui en réagissant contre la philosophie de son temps, a préparé la renaissance du sentiment religieux. C'est dans la fameuse « Profession de foi du vicaire savoyard », que Rousseau parla pour la première fois de Dieu à son jeune élève « Emile », qu'il s'était choisi et dont il dirigea lui-même l'éducation. « Un matin d'été, le vicaire emmène son protégé sur une haute colline au-dessous de laquelle passait le Pô ; et devant ce paysage magnifique, il lui expose ses croyances : « Le monde est gouverné par une volonté puissante et sage... Cet être qui veut et qui peut, cet être actif par lui-même, cet être enfin, quel qu'il soit, qui meut l'univers et ordonne toutes choses, c'est Dieu. »

Nous voici enfin arrivés au XIX^e^ siècle qui commence une ère nouvelle et ouvre ses portes à trois grands poètes dont le génie imprègne notre race et la domine : *Lamartine*, *Victor Hugo* et *Alfred de Musset*. Tous trois atteignent à la foi et la proclament ; chacun suivant sa nature, suivant ses facultés. *Lamartine*, par sensibilité et par sentiment ; *Hugo*, par son génie et *de Musset*, par fatigue et par épuisement.

C'est la merveilleuse organisation de l'univers qui frappait l'intelligence de Lamartine et lui faisait dire :

« Oh ! que les cieux sont grands, et que l'esprit de l'homme
« Plie et tombe de haut, Seigneur, quand il te nomme ! »

Et qui ne connaît « ses harmonies poétiques » qui le placent au premier rang des poètes lyriques ? Ces pages sublimes écrites pour les cœurs brisés par la douleur, refoulés par le monde, et qui se réfugient dans le monde de leurs pensées ; dans la solitude de leur âme, pour pleurer, pour attendre ou pour adorer. C'est dans l'expression la plus élevée de l'inspiration, la foi religieuse, qu'il triomphe et qu'il domine.

Il a célébré les émotions du croyant dans *la Prière*, *la Foi*, *Dieu*, le *Chrétien mourant*, *Jehovah*, le *tombeau d'une mère*, etc.

De *Victor Hugo* que pourrions-nous dire ? Lui, le plus illustre des poètes français du XIX^e^ siècle, le chef de la nouvelle école romantique, qui s'étonnait jusqu'à l'extase de sentir Dieu en lui. Il le portait en lui-même, infaillible et éblouissant :

« Je le pense, a-t-il dit, en strophes enivrées autant qu'impérieuses, et si je le pense, il se prouve. Comment pourrait-il ne pas être, puisqu'il m'anime de sa force ? »

Enfin, le troisième poète de Dieu, en France au XIXe siècle, *Alfred de Musset*, complète et clôt la longue et brillante liste des grands hommes qui ont affirmé la vérité du dogme de l'existence de Dieu et l'ont scellé du sceau de leur puissant génie. Ce qui le caractérise, c'est la sincérité avec laquelle il a rendu ses propres émotions. Ses pièces les plus remarquables sont inspirées par la tristesse, par la pensée de la mort et du rapide oubli de l'insuffisance de l'amour humain, pour remplir le cœur, et de la finale désespérance. Celle où il a atteint à l'apogée de son talent et où il est entré dans la possession de son éloquence, c'est *Espoir en Dieu*, qu'on admirera toujours le plus, parce qu'on y sent l'émotion, la profondeur et la vérité, qu'il a écrit ses vers avec ses larmes.

Que pourrions-nous ajouter encore à ces témoignages si éclatants dans leurs convictions et si vibrants de sincérité et d'élévation d'âme, de tous ces hommes de mérite dont la vie a été une continuité d'études et de méditations, en même temps que de progrès moral et spirituel? N'avons-nous pas suffisamment démontré, avec les preuves les plus authentiques, les plus sérieuses et les mieux fondées sur la vérité, depuis le commencement des siècles jusqu'à nos jours, alors qu'un rayon de lumière est venu éclairer l'esprit de l'homme et rallumer en lui cette flamme divine qui était à l'état latent dans son âme, qu'il y a, comme l'a dit le grand philosophe anglais, Herbert Spencer, « derrière tous les phénomènes de la nature, l'existence d'un pouvoir invisible et éternel qui est le critérium le plus certain de nos connaissances ».

Oui, toute la philosophie est pleine de Dieu et toutes les sciences sont pleines de philosophie! On ne peut faire un pas sans rencontrer Dieu partout.

Et si du domaine de la philosophie, nous entrons dans le domaine de la physiologie et de la psychologie, les preuves de l'existence d'un être suprême, infini, ayant existé de toute éternité et doué de l'omniscience et de l'omnipotence, ne sont ni moins abondantes, ni moins convaincantes. Et que ceux qui doutent encore et qui disent qu'ils peuvent se passer de l'hypothèse d'un Dieu, pour expliquer le monde, nous expliquent donc d'où vient la vie? Comment et par qui elle a commencé? D'où vient le premier germe, le premier œuf? D'où proviennent les premiers végétaux, les premiers animaux? Comment la vie qui s'élabore inconsciemment dans les germes, et qui produit, au moyen de ces germes, tant d'organismes précieux, produit-elle des formes si nombreuses et si variées, sans une intelligence qui la dirige? Or, puisque cette intelligence n'est pas en elle, il faut qu'elle soit ailleurs. Il doit donc y avoir un premier moteur de la vie, par lequel la vie a commencé et selon les lois duquel la vie s'est transmise. Donc, Dieu existe!

« Force ou loi, d'où vient la première impulsion, d'où naît la première formule? L'étude de la nature et de chaque règne de la nature ramène Dieu

par l'infiniment petit et par l'infiniment grand ! » Il est comme cause au début de tout et comme fondement de l'universelle harmonie, à la fin de tout !

« Esprit divin, répandu dans tous les êtres, quel que soit le nom sous lequel on t'adore ! Qu'on t'appelle Très Haut, l'Éternel, la Providence, l'Être suprême, le Père céleste, Dieu. Qu'on te révère dans l'Homme-Humanité, arrivé à la conscience de sa nature divine ou dans les formes cosmiques qui manifestent la puissance, toujours, c'est toujours Toi ; car tu es la loi vivante qui régit tous les rapports, tu es la Raison suprême dans laquelle l'univers se contemple et se réfléchit ! »

Prof. C. MOUTONNIER.

Venise, le 10 avril 1911.

Pleurs et Sourires

Invocation

Ah ! Si comme l'oiseau, mon âme avait des ailes,
Pour voler vers ces lieux où mon regard le suit ;
Si j'avais de sa voix les sons purs et fidèles,
Pour chanter l'Éternel, le jour comme la nuit !
Si de l'amour divin qui consume mon âme
Je pouvais exprimer les sublimes élans ;
Et si pour épancher cette céleste flamme,
S'exhalaient de ma voix d'assez suaves chants !
Si j'étais ou la vague ou la brise légère,
Les folâtres zéphyrs, le doux chantre des bois ;
Le parfum de la fleur, ces hymnes de la terre
Qui montent vers les cieux, comme une pure voix !
Si j'avais des ruisseaux l'harmonieux murmure,
Les soupirs du feuillage et la voix du torrent ;
Et ces mille concerts qu'exhale la nature,
Dans la foudre qui gronde et dans le bruit du vent !
Si tous ces chants d'amour, tous ces cris d'allégresse,
Que murmurent à Dieu les voix de l'Univers,
Vibrant à l'unisson, pour rendre mon ivresse,
Ne formaient qu'un accord de leurs accents divers !
Si, dans mon sein brûlant, à l'heure la plus sainte,
Où la terre s'éveille, où l'âme a plus de voix ;
Tous ces soupirs éclos d'une céleste étreinte,
Pouvaient comme un seul son résonner à la fois!

Ah ! ces chants ne seraient qu'un bien faible murmure,
Pour rendre de mon cœur les suaves transports ;
Non, la terre n'a point d'harmonie assez pure,
D'assez nobles élans, d'assez divins accords !...
Il faut à mon amour une voix sans mélange,
Des sons doux et pieux,
Comme un hymne sacré, comme la voix de l'ange,
Un chant qui vient des Cieux !...

O mon Dieu ! pour chanter tes sublimes louanges,
Donne-moi des accents !
Prête-moi les accords des célestes phalanges,
Ma voix ne rend, hélas ! que des sons impuissants.
Que sous ton feu mon âme et s'élève et s'inspire ;
Pour dire à l'univers ta gloire et ta splendeur ;
Seigneur, donne une voix et des sons à ma lyre,
Viens embraser mon cœur !

. . . . . .

Toi qu'en vain jamais on n'implore,
De ton souffle divin anime tous mes sens !
Et que pour te bénir, mon âme qui t'adore,
Puisse toujours trouver de sublimes accents !

Prof. C. MOUTONNIER.

UNE SUPERSTITION

S'il est une idée fortement ancrée dans le cerveau des spirites actuels — parfois, même, obsédante jusqu'à l'obnubilation du raisonnement, — c'est, bien certainement, celle que résume la phrase-axiome : « Le spiritisme sera scientifique on ne sera pas » ; elle est implicitement contenue dans tous les ouvrages qui traitent de nos expériences et le meilleur du talent de nos conférenciers est consacré à nous démontrer l'utilité de mettre en pratique les recommandations de prudence et de précision qu'elle comporte.

Nous devons, d'ailleurs, reconnaître l'excellence de la formule et des commentaires qui l'accompagnent, et nous bien pénétrer de la nécessité de son application rigoureuse, aux cours de nos expérimentations, pour notre propre édification, d'abord, et aussi pour celle des ignorants, sceptiques ou adversaires qui pourraient, à un moment donné, être appelés à prendre connaissance de nos comptes rendus.

Mais, on peut remarquer que s'accentue, depuis quelque temps, une fâ-

cheuse tendance à dénaturer le sens rationnel et véritable de cette sage maxime; pour beaucoup trop de spirites, son interprétation peut se traduire par: « Le spiritisme est à la discrétion des « Scientifiques » ; il sera reconnu par eux ou ne sera pas », déformation de la pensée directrice entraînant les plus regrettables conséquences.

Si bien que, à l'heure présente, par une pusillanimité vraiment humiliante ou un inexplicable défaut de raisonnement, les phénomènes les mieux observés, même ceux qui laissent une preuve tangible de leur production, ne sont notés et avoués par un grand nombre de nos frères qu'autant qu'ils en reçoivent l'autorisation d'une personnalité dûment diplômée en Sorbonne!

Une nouvelle religion est, ainsi, en train de se développer : elle a pour objet, l'adoration perpétuelle du « Savant fétiche » et, comme conséquence, la subordination de toute pensée et de toute action à l'agrément préalable du Dieu nouveau, seul détenteur de la vérité et dispensateur du droit de la proclamer !

Pour que le mal, qui paraît s'étendre, soit enrayé, il faut que tous ceux d'entre nous qui ont gardé leur bon sens et leur indépendance d'esprit — et c'est, Dieu merci, l'immense majorité — réagissent auprès de leurs frères atteints de cette dégradante superstition, et s'efforcent de réveiller, en eux, le sentiment, aboli, de leur dignité individuelle et la vivifiante habitude du raisonnement personnel.

Rappelons, à ces amis égarés, les erreurs grossières commises par les savants officiels de toutes les époques, et ramenons, à ses justes proportions l'Homme surhumain et infaillible que leur imagination a forgé de toutes pièces et imposé, tyranniquement, à leur esprit. Faisons-leur relire l'humoristique dédicace des *Choses de l'Autre monde* d'Eugène Nus, qui résume si spirituellement et si exactement les négations, invraisemblables, de nos plus hautes Académies. Prenons, plus près de nous encore, la satire impitoyable que fait, de ses confrères les plus illustres, le Dr G. Le Bon, un de nos plus chers adversaires, dans son ouvrage récent *La Renaissance de la Magie* ; analysons-leur cet ouvrage, afin qu'ils aient et conservent une notion plus juste de la valeur à attacher aux affirmations scientifiques les plus péremptoires, y compris celles de l'éminent auteur de ce travail.

Montrons-leur ce qu'est, en réalité, le savant, ce que reconnaissent, eux-mêmes, être les Modestes qui honorent le plus la Science par l'étendue de leur savoir et l'élévation de leurs pensées, c'est-à-dire : Un être doué de facultés exceptionnelles, parfois d'un véritable génie, pour faire progresser telle ou telle branche des connaissances humaines, mais un être toujours faillible, même dans la technique où il est passé maître et ne possédant jamais ce savoir encyclopédique d'une égale supériorité dans toutes les

sciences, qui lui assurerait une prédominance devant laquelle il faudrait, nécessairement, s'incliner.

Faisons-leur comprendre, par voie de conséquence, que les plus remarquables physiciens, chimistes, astronomes, etc., peuvent être et, en fait, sont, très souvent, des ignorants en matière de psychisme; que, par suite, leurs appréciations, critiques ou approbatives, sur les questions qui nous occupent, ne sauraient avoir une valeur intrinsèque plus grande que celle d'un incarné sérieux et intelligent quelconque et qu'elles ne vaudraient la peine d'être discutées que si, à la suite d'études poursuivies d'une façon véritablement scientifique, c'est-à-dire loyalement, sans idée préconçue, et en se soumettant aux conditions requises pour l'obtention et l'observation des phénomènes, elles aboutissaient à des conclusions manifestement inexactes ou... volontairement erronées.

Car, l'hypothèse de mauvaise foi, chez quelques investigateurs scientifiques, ne saurait être écartée de notre souci de démonstration; nous avons, pour la justifier, de nombreux et tout récents exemples à citer: tous ceux qui suivent, de près, le mouvement spiritualiste contemporain, me comprendront sans qu'il soit nécessaire d'insister à ce sujet.

Et pour que nos amis ne se méprennent pas sur nos véritables intentions, pour qu'ils ne nous croient pas poursuivis par je ne sais quelle phobie de la science et des savants, prouvons-leur, en continuant à ouvrir libéralement nos portes à tous les chercheurs sans distinction, que nous ne redoutons ni la lumière ni la discussion; convions-les à assister aux travaux que nous avons déjà offert et que nous offrirons toujours aux « Scientifiques » de conduire *en commun* avec nous et laissons nos hôtes appliquer, dans la mesure où cela sera compatible avec la production des phénomènes, les méthodes de contrôle et d'enregistrement auxquelles ils sont accoutumés. Ne nous réservons qu'un point, mais, à cela, tenons-y fermement: gardons la direction effective des séances afin d'obtenir de tous, sinon le recueillement si utile à la réussite des expériences, tout au moins le silence qui en est la forme extérieure et l'observation de certaines règles dont la pratique nous aura révélé l'importance.

Nous détruirons, peu à peu, en procédant de la sorte, le lamentable état d'esprit contre lequel notre devoir, à tous, est de réagir. Plus ces réunions entre savants et spirites seront fréquentes, et plus il sera facile à nos amis de constater la puérilité ou l'obscurité des objections soulevées contre la réalité des phénomènes, par certains des tenants de la science matérialiste, leurs négations systématiques, même en face de l'évidence, ou, parfois, leur complaisante amnésie à l'égard de certains faits par trop pertinents pour qu'on les puisse nier ou tenter de les expliquer.

Nulle démonstration ne vaudra celle-là : nos amis lui devront de voir enfin clair.

En même temps que se dessilleront les yeux de nos frères abusés, une autre conséquence, et non la moindre, découlera de la tenue des réunions que nous préconisons. A côté des sectaires, que le souci de conserver leurs avantages matériels fanatise, des timorés qu'effraie la perspective de faire œuvre de virile franchise, de ceux dont Léon Denis dit dans son admirable *Après la Mort* « l'orgueil est leur maître ; plutôt que d'avouer qu'ils se sont « trompés, ils préfèrent combattre, durant toute une vie, cette vérité mena- « çante qui va bouleverser leurs œuvres éphémères », existe une catégorie de savants chez lesquels la recherche sincère de cette même vérité et la nécessité de la proclamer, priment toute autre considération ; ceux-là se sont nommés Crookes, de Rochas, Myers, Russel Wallace, Aksakoff, Carl du Prel, etc... Leurs émules, dans un temps donné, viendront à nous, car certaines âmes sont conduites vers la Lumière par une force d'attraction irrésistible ; et, comme leurs devanciers, ils prononceront les paroles définitives, avec la tranquillité d'âme que donnent aux natures d'élite, la certitude du Vrai et la conscience d'accomplir un devoir.

Soyons, d'ici là, bien pénétrés de cette pensée, que le Spiritisme n'a pas attendu, pour exister, que la sacro-sainte estampille des corps savants vienne lui donner l'autorisation de produire ses phénomènes ; qu'il existe, a toujours existé et existera indépendamment de toutes les formules scientifiques connues et que, contenant en lui-même le germe de la science future rénovée, puisqu'il apporte aux hommes la révélation, tant cherchée, de l'origine des choses, il s'imposera aux générations de l'avenir comme la source initiale et la synthèse de toutes les connaissances humaines.

Armés de notre foi, que fortifient le raisonnement et l'expérimentation, nous devons, dès maintenant, nous, Spirites, qui jouissons des inappréciables avantages de la Connaissance, modifier les termes de la formule qui nous a, si longtemps, servi de règle et, sans nous départir de l'observation de ses sages prescriptions, proclamer bien haut, urbi et orbi, notre nouvelle maxime : « Le Spiritisme *sera*, malgré les « scientifiques » et la science moderne « pour l'excellente raison que, dès maintenant il *est* ; apportant au monde « les clés de la connaissance intégrale, s'alimentant à la plus formidable « des puissances, la Vérité, il imposera, malgré les intérêts de toute nature « ligués contre sa marche irrésistible, sa bienfaisante doctrine à l'humanité « toute entière. »

Ayons confiance, Spirites, en la réalisation inéluctable de cet avenir proche : la Foi est un levier qui peut soulever le monde, ne l'oublions pas.

H. ROUSSEAU.

La Question sociale et la Philosophie spiritualiste

Dans les premiers siècles du christianisme, on pouvait supposer que les principes de fraternité, d'amour, de justice et de dévouement enseignés par le prophète divin et par ses disciples, convertiraient l'humanité à la religion de son fondateur, que les sentiments égoïstes, incompatibles avec toute perfection morale, seraient à tout jamais bannis de la terre, avec l'orgueil et toutes les mauvaises passions de l'humanité.

Mais on n'avait pas compté sur la double réaction cléricale et monarchique qui devait, au moyen âge, rappeler les mœurs barbares d'autrefois. Et plus que jamais on vit les instincts les plus pervers s'emparer du cœur humain. La domination des évêques et des moines, des rois et des hauts barons féodaux arrêta, pendant une quinzaine de siècles, tous les progrès espérés par les apôtres de la religion nouvelle, à ce point que l'Église romaine finit par dénaturer la doctrine spiritualiste faite de charité et d'abnégation, avec la complicité des conciles et des monarques de la catholicité, démontrant l'alliance intéressée du sacerdoce et du despotisme.

Tous les hommes de bonne foi, qui ont voulu connaître l'histoire vraie de ce temps maudit savent cela.

A un moment donné cependant, — c'était à la fin du XVIII[e] siècle, une révolution formidable, qui avait couvé pendant de longues années dans l'esprit de quelques philosophes, tenta de supprimer les inégalités sociales, de faire régner la concorde entre tous les citoyens et d'établir leurs droits. Mais les temps n'étaient pas encore venus, et une période de guerres étrangères et de guerres civiles fit oublier les promesses données au début par les représentants de la nation.

Quelques esprits d'élite, conservant malgré tout, le souvenir de ces engagements, entreprirent une lutte ardente, par la plume et par la parole, contre les nouveaux détenteurs des pouvoirs publics, agissant comme ceux des temps passés dans leur intérêt personnel et pour l'unique satisfaction de leurs passions.

Au milieu du XIX[e] siècle, à l'époque contemporaine, survient une autre révolution. On entend parler alors des droits du peuple au point de vue politique, de fraternité universelle, de communisme, qui deviendra plus tard le socialisme. Mais une autre révolution se produit encore, et pendant une vingtaine d'années, il se fait une violente réaction, impériale et cléricale. C'est le retour de l'autoritarisme, du favoritisme, du sentiment de bien-être individuel, conditions incompatibles avec les principes d'égalité, de liberté et de fraternité inscrits dans la charte républicaine.

Dans le monde savant, le positivisme et le scepticisme constituent toute la doctrine de ses représentants officiels. Mais, par contre, quelques autres savants de tous les pays étudient les phénomènes psychiques. Ils publient leurs travaux et font de nombreux prosélytes, dans toutes les classes érudites de la société. Et cependant celles-ci avaient été empoisonnées pendant de nombreuses années par certains néantistes des académies et des grandes écoles. Ceux-ci n'avaient pas voulu comprendre, pas plus que beaucoup de leurs successeurs, que le scepticisme, même lorsqu'il est allié à la science, est la négation de tout progrès, et qu'il n'y a pas de morale sociale en dehors de la philosophie spiritualiste.

Dans le monde gouvernemental, les bourgeois, qui dirigent les affaires du pays, savent ce que pensent les travailleurs des villes et des campagnes ; ils connaissent leur lassitude des injustices sociales, leur refus de croire désormais à leurs promesses, pas plus, il est vrai, qu'à celles des réactionnaires et des cléricaux. Car ces travailleurs aussi sont devenus sceptiques.

Aujourd'hui, les classes ouvrières se syndiquent, rédigent leurs revendications, et demandent impérieusement à solutionner la question du capital et du travail. Comment pourraient-elles, en effet, accepter leur ancienne vie de privations et de misère, en voyant autour d'eux cette armée innombrable de budgétivores inutiles, cette multitude de capitalistes et de financiers archimillionnaires enrichis par elles, avides de toutes les jouissances, contempleurs de tout ce qui touche à un idéal supérieur, affichant cyniquement à leurs yeux une somptuosité provocante ?

A leur exemple, les pauvres gens, eux aussi, veulent donc leur place au banquet de la vie, non pas à ce magique banquet si poétiquement décrit par l'auteur des *Chants du Crépuscule*... Ils ne désirent pas encore l'ivresse de cette magnifique orgie où s'enivrent, dans l'oubli du monde extérieur, les grands et les heureux du monde. Provisoirement, ils ne demandent uniquement que la prospérité *matérielle*, ne s'intéressant plus à tout ce qui touche à la partie immatérielle de leur être, depuis que progressivement, pour lutter contre le cléricalisme, on a « éteint toutes les lumières. »

Ils ont maintenant l'intuition que tout va à la dérive : gouvernement, droits, justice, patrie ! La C. G. T. commande ; et, à son ordre, ils organisent leurs forces pour l'heure du branle-bas général, pour l'assaut des derniers retranchements de la ploutocratie.

Dans cette hypothèse, les classes dirigeantes venant à disparaître devant ce quatrième État, aurions-nous une société plus heureuse, comprenant mieux ses devoirs envers les prolétaires, mettant fin à leurs souffrances physiques et à leurs défectuosités intellectuelles et morales ? Certes, cette prodigieuse puissance des foules, suivant l'expression de G. Le Bon, pourrait faire l'inventaire des idées fausses de la vieille société, procéder à la liqui-

dation de ses erreurs et de ses prétentions dominatrices, mais sauraient-elles, ces foules matérialistes, formuler les véritables préceptes de la loi morale?

A cette question, on peut répondre que cette révolution sociale, qui nous est annoncée par quelques grands penseurs, ne sera possible qu'en s'appuyant sur la science de l'Ame, avec la pratique de la solidarité, du sacrifice et du dévouement de tous. En dehors de ces conditions, la société restera dans une période lente et stérile d'évolution et de progrès.

La souveraineté absolue du peuple réduit à ses seules forces deviendrait à brève échéance un péril pour la civilisation. La foule donnerait fatalement dans le nihilisme; et, sans boussole pour se diriger, sans phares pour éviter les récifs, elle marcherait vers l'anarchie, aux accents de *l'Internationale*, avec ce cri stupide de la démagogie : « Ni Dieu ni maîtres. » Ce serait alors la fin de tout, des sciences, des lettres et des arts, *finis Galliæ*, nos frontières ouvertes à nos ennemis héréditaires par l'hervéisme triomphant, la faillite industrielle et commerciale...

L'heure présente est grave, les classes supérieures ne doivent pas la laisser passer sans intervenir, dans leur intérêt, et plus encore dans l'intérêt de la patrie française. Elles doivent abjurer leur scepticisme, réparer leurs fautes par la pratique des grandes vertus, qui régissent la marche ascendante du monde spirituel. Elles doivent s'inspirer de ces paroles prophétiques de l'auteur de *l'Ancien Monde* : « Quand l'humanité a perdu les croyances qui lui ouvrent le monde supérieur et idéal, pour lequel elle fut faite, elle cherche l'infini dans le monde inférieur, qui ne peut le lui donner; elle le demande à la vie des sens; mais comme elle ne peut l'y trouver et qu'elle ne se lasse pas de l'y chercher, elle n'obtient que le monstrueux. »

Quelles sont donc ces croyances? Ce sont celles sur lesquelles repose la philosophie spiritualiste, celles qui sont enseignées par la science de l'immortalisme, par la religion de l'amour de nos semblables, qui doit unir tous les membres de la famille humaine, qu'Aristote proclamait « l'existence nécessaire et juste. »

Mais, pour que cette existence devienne une réalité, il est indispensable que ce culte de la fraternité devienne la base de nos institutions sociales. Donc, plus de droit du plus fort, plus d'esprit de caste et de naissance, plus d'exploitation des petits par les grands, plus de lutte, plus de haine entre les classes, mais une ère nouvelle d'équité et de justice, comme elle est comprise par la philosophie spiritualiste.

L'impartialité nous fait un devoir de reconnaître cependant que parmi les représentants de la philosophie positive, il y a des individualités d'une grande honorabilité scientifique, tel Littré (1). Ce sont des épicuriens austères et

(1) Il s'est déclaré aussi indifférent au matérialisme qu'au spiritualisme, auquel il s'est rallié néanmoins avant sa mort.

bienfaisants. A l'exemple de Lucrèce, leurs convictions les incitent à réagir contre les incohérences des superstitions religieuses et le fanatisme mystique des prêtres de toutes les religions.

Quand on remonte à l'origine des doctrines négatives, on constate que c'est la même qui a déterminé le matérialisme moderne, voulant, lui aussi, débarrasser l'esprit humain de la terreur des peines éternelles et des absurdités sacerdotales.

Mais, en faisant table rase de toutes les croyances spiritualistes, il a dépassé le but à atteindre, c'est-à-dire la disparition du cléricalisme. Sa théorie, après avoir touché les intellectuels de l'enseignement supérieur, s'est répandue dans les classes moyennes et ouvrières, puis dans l'école laïque, préparant ainsi la jeunesse populaire à l'athéisme et à la négation de l'âme, deux questions toujours connexes. Elle a anéanti, dans ces jeunes consciences, l'idée morale et tout ce qui est susceptible d'ennoblir l'esprit, laissant celui-ci errer au hasard, sans lumière pour le guider dans la vie, sans idéal, sans frein contre ses appétits sensuels, sans connaissance du bien et du mal, sans espoir dans l'avenir, avec la haine au cœur de nos institutions sociales.

***

La doctrine du spiritualisme vient à son heure pour conduire l'humanité dans la voie du progrès moral et pour nous donner la solution de ce grand problème d'où dépendra désormais le sort des sociétés.

Alors que la psychologie expérimentale formule ses lois, elle doit tout d'abord apprendre à ceux qui l'ignorent l'immortalité de l'âme et la nécessité de la faire progresser vers la perfection absolue. Mais on ne peut arriver à celle-ci qu'avec la connaissance de Dieu, laquelle conduit l'homme à la frontière du monde surnaturel. En méconnaissant le Divin, au contraire, son sens moral disparaît, il se rapetisse, se matérialise, s'animalise, et du sommet de l'échelle où est sa place, il retombe au premier échelon ; « il aspire à descendre », pourrait-on dire.

Or, les temps ne sont plus où, par respect humain et dans la crainte de passer pour un esprit faible, on hésitait, dans un certain monde, à croire en Dieu « le lien et la substance des vérités éternelles ». On considérait, comme des supercheries tout ce qui touchait au surnaturel ; la biologie, qui le répudiait, le reconnaît cependant aujourd'hui, et de plus en plus celle-ci aboutit à des conclusions nettement spiritualistes, acceptant, par conséquent, la subordination de la Matière à l'Esprit. Et c'est par la méthode expérimentale, si chère aux académies, que la science arrive à attester « la réalité des faits surnaturels, devenant d'ailleurs, comme l'a dit Richet, des phénomènes naturels, dès que notre ignorance des causes a été dissipée ».

En opposition à cette doctrine, qui repose sur des faits positifs, qui est appelée à résoudre la question sociale et celle de notre destinée *ante et post mortem*, — en opposition à cette « aspiration de l'âme humaine vers un idéal éternel qui le soutient dans ses luttes, qui le console dans ses épreuves », comme l'a dit une éloquent psychologue (1), que trouve-t-on dans les théories du scepticisme ? Ses adeptes ont refusé, avec juste raison, leur croyance aux dogmes, aujourd'hui sans prestige des églises, aux antiques spéculations métaphysiques, et ils n'ont pour se consoler des déceptions de la vie, des tristesses de la vieillesse, des souffrances physiques inévitables, que l'idée accablante du néant et les jouissances matérielles dont ils sont rapidement blasés.

Au point de vue de la société dont ils se considèrent comme les pontifes laïques, leur sectarisme athéiste et le sentiment exagéré de leur personnalité ne leur permettent pas de concevoir que nés dans la société nous sommes nés les uns pour les autres, que cette société a pour devoir de faire que « l'homme devienne un Dieu pour l'homme », comme l'a écrit Spinosa. De là, leur égoïsme qui les rend accessibles aux mauvais instincts, à l'affaissement des caractères, aux compromissions de toute nature, aux transactions avec leur conscience, et souvent aux angoisses d'une espèce de neurasthénie symptomatique d'ambitions inassouvies et de misérables vanités aussi vides que leur nom...

Ce sont là de tristes conditions pour espérer de ces hommes un progrès quelconque de la philosophie sociale, d'autant plus que leurs opinions philosophiques ne sont en réalité que des opinions politiques.

Les hautes classes intellectuelles se défendent d'être essentiellement néantistes et d'être comprises dans le sectarisme matérialiste. Mais elles restent encore attachées au scepticisme darwiniste, appliquant à la philosophie la méthode d'A. Comte pour les sciences physiques, se limitant à l'expérience, et s'arrêtant devant l'inaccessible et l'inconnaissable, en d'autres termes devant le principe de causalité conduisant au déisme.

Pourquoi l'Académie des sciences, qui n'a jamais eu une idée scientifique de Dieu, conserve-t-elle cette doctrine, en excluant les faits expérimentaux du spiritualisme ? C'est précisément parce que ceux-ci la conduiraient fatalement à l'admission des causes premières. A son exemple, les Universités, malgré le principe de neutralité, tentent d'inculquer cet enseignement aux nouvelles générations de nos écoles secondaires, mais sans grand succès.

En résumé, la question qui divise actuellement les hommes de sciences repose sur l'appréciation des faits acquis par la psychologie expérimentale. Or, ces faits ont été reconnus par des savants dont personne ne peut con-

(1) Léon Denis. *Après la mort*, Leymarie, édit.

tester la haute valeur : W. Crookes, de Rochas, Ch. Richet, Aksakof, Lombroso, Zœllner, Carl du Prel..., et je puis encore citer Babinet, dont j'ai publié la lettre (1) dans laquelle il se déclarait converti à la science spirite, à la suite des phénomènes dont il avait été témoin, — et bien d'autres encore, qui ont consenti à étudier ces phénomènes, et qui se sont inclinés devant leur objectivité, abandonnant ainsi les théories de Büchner.

En se rendant à l'évidence, ils se sont montrés indépendants et de bonne foi, se rappelant d'ailleurs les erreurs de leurs aînés, de ceux qui niaient la circulation du sang, les aérolithes, le magnétisme, la vapeur comme force motrice etc. de ceux encore qui plaisantaient Galvani « attaqué, comme il le disait, par deux sectes opposées, les savants et les ignorants ».

Dans ces conditions, il est possible de prévoir que dans un avenir prochain, le spiritualisme expérimental sera reconnu officiellement ; et on peut déjà en calculer les heureuses conséquences philosophiques :

Fin des dogmes surannés des églises, et de l'asservissement de la raison à des croyances inconcevables, l'esprit débarrassé des nombreux systèmes métaphysiques anciens et modernes, netteté des idées, supprimant l'anarchie morale et sociale, l'humanité en possession d'un idéal nouveau l'aiguillant vers des mondes autres que le monde physique.

Le spiritualisme n'est plus aujourd'hui un simple enseignement philosophique ; il est devenu une science comme les autres sciences reconnues, aisant l'épreuve de ses propres doctrines, en les confrontant avec les faits physiques et physiologiques, comme le disait, il y a un demi-siècle, un membre de l'Institut (2), Paul Janet. Il communique avec les autres sciences, et suit le physiologiste sur son propre terrain. Il se fonde donc sur des connaissances positives et psychologiques. Tout en continuant dans la conscience la vraie notion de l'esprit, en restant fidèle aux idées de liberté, d'individualité, de personnalité morale, à tous ces attributs humains que les partisans du monde positiviste essaient de ramener à un mécanisme brutal il tend à fonder sur ces données, non moins certaines que les sciences physiques et naturelles, le devoir, le droit, la liberté civile et politique.

A ces avantages, qu'apercevait le savant professeur de philosophie, on peut porter encore à l'actif du spiritualisme la fin des luttes intestines et des guerres, le règne définitif de la justice, de la fraternité, de la vérité, en un mot l'ensemble des éléments nécessaires pour « organiser scientifiquement la société », comme le comprenait Renan, et comme l'entendent toules grands sociologues.

Dr DUPOUY.

(1) Dr Dupouy, *Sciences occultes et Physiologie psychique*.
(2) Paul Janet. *La crise philosophique*.

CORRESPONDANCE

Nous avons reçu, de M. Léon Denis, la lettre suivante que nous nous empressons de publier :

Tours, 5 avril 1911.

Cher Monsieur Leymarie,

Tout en remerciant M. Heydet *alias* Paul Nord des propos aimables dont il me gratifie dans le dernier numéro de votre Revue, je tiens à relever une de ses phrases qui pourrait donner lieu à de fausses interprétations. Page 241, il cite un passage de mon livre *le Problème de l'Être* et ajoute :

« C'est là le point à développer, nous l'avions exposé en termes presque identiques dans le *Spiritualisme moderne* d'octobre 1906 d'après une correspondance échangée avec Léon Denis sur l'Universalisme, nous avons eu la joie de le voir quitter le cadre strictement dessiné auquel il se tenait auparavant et devenir, lui aussi, universaliste. »

Je me suis reporté au numéro d'octobre 1906 du *Spiritualisme Moderne* et j'y ai trouvé un article intitulé *Plan d'Études*, de M. Heydet, qui ne contient aucune phrase identique ou « presque identique » à celle citée plus haut. En revanche, j'y ai trouvé le compte-rendu presque sténographique, d'une de mes conférences, faite à Paris à cette époque, également signé Heydet et qui relate des pensées analogues à celles exposées dans mon *Problème de l'Être*.

Quant à ma correspondance échangée avec M. Heydet sur l'Universalisme, j'ai toujours eu pour principe et pour habitude d'encourager les jeunes écrivains débutant dans la carrière des lettres, surtout quand ils paraissent être spiritualistes. J'estime, en effet, que dans la lutte engagée contre le Matérialisme et ses redoutables conséquences sociales, nous n'aurons jamais trop d'alliés. J'avais d'autant plus de raisons d'agir ainsi, dans la circonstance, que M. Heydet père est un de mes amis et un spirite de vieille date. Universaliste est, à mes yeux, un terme assez vague, nébuleux, et qui n'engage à rien de précis, sinon à la tolérance, à la bienveillance. Si j'ai fait de l'Universalisme, c'est à la façon dont M. Jourdain faisait de la prose, sans le savoir. On pourrait toujours dire d'un écrivain quelconque qu'il verse dans l'universalisme, puisque ce système, selon l'auteur, embrasse tous les autres systèmes, même les plus contradictoires.

Résulte-t-il de tout ceci que j'aie changé quoi que ce soit à mes convictions d'antan ? Nullement ! Tous mes livres, y compris *la Grande Enigme* qui va paraître, ne sont que le développement logique des principes expo-

sés dans le premier d'entre eux : *Après la Mort*, paru en 1891, à une époque où Paul Heydet n'était encore qu'un enfant. *Depuis cinquante ans spirite je suis, spirite je reste, spirite je mourrai.* Toutefois, cela n'exclut pas ma sympathie pour les écoles et les théories similaires. Je n'ai jamais dit autre chose aux MM. Heydet et ne suis pas disposé à laisser croire que je renonce, si peu que ce soit, à une cause pour laquelle j'ai tant lutté.

Veuillez agréer mes cordiales salutations.

LÉON DENIS

Les Apparitions des Morts [1]

Pline le Jeune raconte qu'il y eut à Athènes une maison *hantée*, c'est-à-dire fréquentée par un fantôme ou revenant. Le philosophe Athénodore, voulant savoir ce qu'il en était, y passa une nuit et vit en effet un fantôme qui lui faisait des signes. Il le suivit dans la cour de la maison, où le fantôme s'évanouit.

Athénodore marqua l'endroit où il avait disparu ; il fit creuser la terre en cet endroit, et l'on y trouva des ossements enchaînés. On rendit à ces restes humains les honneurs de la sépulture ; dès lors le fantôme ne revint plus.

Cette histoire, — ce conte, si l'on y tient — prouve deux choses : 1° que le phénomène d'apparition des morts était très bien connu des anciens, du moins d'Athénodore : il suit le fantôme, fait des recherches à l'endroit où il a disparu. Il savait donc que les fantômes ont un but quand ils apparaissent et qu'où ils se dissolvent se trouve leur corps.

Ce fait prouve aussi : 2° que les fantômes ont les idées et les préjugés des hommes : ayant obtenu la sépulture, il ne revint plus. Il y a donc tout lieu de croire que les fantômes sont vraiment humains. Où d'autres entités, qu'il plaira d'imaginer, auraient-elles pris, non seulement la forme humaine, mais les opinions des Grecs sur les honneurs funéraires dus aux cadavres humains ?

Les faits de ce genre, apparitions et autres manifestations des morts se retrouvent, comme on sait, chez tous les peuples primitifs ; et partout ils présentent une ressemblance générale frappante, qui suggère l'idée que ce ne sont pas des illusions, des hallucinations, des imaginations, car les diverses familles, tribus, clans, cités antiques n'ont pu s'entendre et se concerter pour se tromper mutuellement.

(1) *Les apparitions matérialisées des vivants et des morts* par Gabriel Delanne, tome II. *Les apparitions des morts*, 1 vol. in-8°, Paris, Leymarie, 1911. Prix : 10 francs (Voir annonce page 6 des feuilles bleues).

Pour citer encore une fois Pline le Jeune : *nemo omnes, neminem omnes fefellerunt.* (Jamais personne n'a trompé tout le monde, et jamais tout le monde n'a trompé personne.)

Il y a donc lieu de croire que les apparitions de morts sont réelles, objectives, et que le fantôme est bien le double survivant de la personne morte qu'il représente.

Comment se fait-il que les apparitions de morts aient cessé de se produire, ou que les vivants aient cessé d'y croire, si bien qu'aujourd'hui celui qui s'aventure à dire qu'il a vu des « revenants » est ridiculisé, pris pour un superstitieux, un illusionné, un halluciné, et, plus souvent encore, considéré comme un menteur et un charlatan.

Toute l'antiquité s'est-elle trompée, ou toute la *modernité* — la partie du genre humain qui se dit civilisée — se trompe-t-elle ? L'un ou l'autre.

***

Les manifestations d'outre-tombe n'ont jamais cessé, pas plus chez les civilisés que chez les primitifs. On les a seulement niées ou expliquées d'une autre façon.

Les chrétiens avaient pour principe de leur doctrine que Jésus, fils de Dieu, était venu sur la terre pour rédimer le genre humain, pour le racheter de l'esclavage de Satan, pour sauver quelques bonnes âmes, celles qui étaient assez subtiles pour passer par le trou d'une aiguille et pour damner toutes les autres éternellement.

Tous les oracles, miracles, prophéties, furent divisés en deux classes : ceux des chrétiens, qui venaient de Dieu, et tous les autres, ceux des païens, passés, présents et futurs, qui étaient œuvres du démon. Tout miraculiste devint ou un saint ou un sorcier.

En fait d'apparition, notamment, le miracle ne pouvait provenir que de Satan, puisque, d'après le dogme, toutes les âmes allaient en enfer ou en paradis, d'où elles ne pouvaient sortir.

Devant un pareil dilemne : saint ou sorcier, ayant pour sanction la béatification future pour l'un, le bûcher immédiat pour l'autre, les miraculistes durent se rappeler que prudence est mère de sûreté.

Les apparitions et autres manifestations des morts continuaient bien de se produire, mais les personnes qui tenaient à leur peau ne se vantaient pas d'en avoir constaté. On gardait ces révélations pour soi ou du moins on n'en faisait part qu'à des parents ou amis intimes et sûrs « sous le manteau de la cheminée ».

A la Renaissance, quand la philosophie et la science commencèrent à se séparer de la théologie, les philosophes et les savants, plus dociles envers

l'Eglise et encore plus prudents que le peuple, continuèrent d'attribuer les phénomènes à Satan, s'ils étaient catholiques, ou cessèrent d'y croire, s'ils étaient émancipés, *libertins*, comme on les appelait alors.

Et voilà comment les traditions relatives au monde invisible furent rompues par les prêtres et perdues de vue par les philosophes et les savants, par « l'élite », qui se pique tant de conserver les traditions.

Il fallut que l'Église catholique perdît son crédit et son influence sur les peuples et sur les gouvernements pour qu'on pût parler un peu librement des choses d'ordre spirituel, pour qu'on osât tourner le feuillet de la vie terrestre.

C'est ce qui arriva vers la fin du XVIII[e] siècle. Et alors virent le jour le magnétisme, puis le spiritisme, dont les phénomènes spontanés ou provoqués remirent à l'ordre du jour les croyances antiques.

***

On sait comment furent accueillis le magnétisme et le spiritisme, quel scandale causa leur divulgation parmi les membres des deux clergés : catholique et scientifique, quelle opposition ils rencontrèrent dans le monde sacerdotal et dans le monde professoral et académique.

Mais la vérité a la vie dure. Quand un rayon sort de son puits, s'il offusque ou éblouit les uns, il éclaire les autres, et sa lumière finit par triompher des ténèbres.

C'est cette lutte de l'Église et de l'École contre le magnétisme et le spiritisme, que M. Delanne nous présente à ses diverses phases dans le présent ouvrage.

Se fondant sur son dogme du paradis et de l'enfer éternels, l'Eglise catholique, de même que la science, a tout d'abord nié la réalité des apparitions de morts et des autres manifestations d'esprits. Mais, moins rétive que sa fille aînée, l'Université, elle a bientôt reconnu et avoué la réalité des faits.

Seulement, ne pouvant attribuer ces manifestations aux âmes des morts, sans se mettre en contradiction avec son dogme, elle les a rejetés sur le démon, qui a bon dos et ne repousse pas cette responsabilité, pour une bonne raison.

Les spirites n'ont pas eu grand'peine à prouver que le Malin n'est guère malin, de recourir à un pareil procédé pour augmenter la population du « sombre Empire. »

« Quelle singulière inconséquence pour les démons que celle de faire croire à la survie, au moyen d'apparitions, alors que sans cela les incrédules leur appartiendraient de plein droit. » (Delanne, p. 125.)

Le diable prêchant la morale, comme le font ordinairement les Esprits, c'est le loup devenu berger.

Aussi les catholiques, sans abandonner complètement leur dogme, con-

viennent-ils de plus en plus que certaines manifestations, sinon toutes, sont dues à des âmes de morts. C'est l'opinion de Lapponi, médecin du pape. Les manifestations des âmes sont seulement exceptionnelles, et elles n'ont lieu qu'avec la permission de Dieu.

Nous n'avons pas à contredire ce principe. Tout existe et se fait par la permission de Dieu ; mais pourquoi Dieu permet-il qu'interviennent tantôt les âmes des morts ; tantôt les démons? Est-ce pour nous tromper et nous perdre? Le Dieu d'amour et de vérité emploierait alors de singuliers moyens à notre égard.

La religion catholique étant une, immuable, infaillible, ne peut évidemment renoncer au paradis et à l'enfer et adopter la théorie de la pluralité des existences sans se suicider.

Elle ne se suicidera donc pas, mais elle n'en mourra pas moins, car ce dogme d'une éternité de bonheur ou de malheur pour une seule et unique vie, si courte, n'est pas admissible et est de plus en plus repoussé, non seulement par les fidèles un peu intelligents et instruits, mais par les prêtres.

Ils sont de plus en plus nombreux, les pasteurs qui deviennent des brebis galeuses dans le troupeau, et encore plus nombreux ceux qui abandonnent le ministère pour reprendre leur indépendance de pensée et de conscience.

*
* *

Les savants ont opposé une plus grande résistance que les prêtres, non seulement à la théorie spirite, mais aux phénomènes qui en sont la base de sustentation.

La raison en est que, comme les prêtres d'ailleurs, les savants officiels sont portés à se croire d'une essence supérieure à celle du commun des mortels. A les entendre, eux seuls savent observer, raisonner, expérimenter.

S'il en est ainsi, ils prononcent leur propre condamnation. A quoi servent les savants, si ce n'est à instruire le public depuis l'enfance, à l'école primaire, jusqu'à l'âge mûr, à la Sorbonne et dans les autres écoles supérieures?

C'est dans ce but qu'est voté le budget de l'Instruction publique, auquel s'ajoute la contribution encore bien plus grosse des familles.

Si le commun des hommes plus ou moins écolés ne sait ni expérimenter, ni raisonner, ni même observer, s'il ne sait pas se servir de ses sens ni de son intelligence, ce n'est vraiment pas la peine de dépenser tant d'argent, qui trouverait facilement un autre emploi.

Pourquoi asservir tous les enfants et les jeunes gens à la vie sédentaire, à l'air confiné des classes, à un labeur intellectuel qui va jusqu'au surmenage, pour arriver à un résultat nul, ou plutôt négatif.

Car l'homme est *naturellement* fait pour sentir et connaître, donc pour

observer, raisonner et expérimenter. Si ce germe n'était pas en lui, il n'y aurait jamais eu de savants.

Et si, après avoir étudié un minimum primaire de sciences, nous ne savons plus ni observer, ni raisonner, ni expérimenter, il faut que l'endoctrinage universitaire ait étouffé en nous ce germe au lieu de le développer.

La prétention des savants au monopole de la compétence en matière d'observation, de raisonnement et d'expérimentation n'est donc pas soutenable. S'ils ne sont même pas capables de nous enseigner ce qu'ils savent, de dresser nos sens à l'observation, notre intelligence au raisonnement et à l'expérimentation, comment pourront-ils eux-mêmes distinguer le vrai du faux et contribuer à l'avancement des sciences ?

***

La science officielle a nié les phénomènes spirites *a priori*, pas même à première *vue*, mais sans rien voir, sans même vouloir examiner. Sa confiance dans son infaillibilité est aussi grande que celle de l'Église. Elle n'a pas besoin de voir, d'étudier pour savoir si une chose est réelle, possible ou non. Elle prononce son oracle, et c'est tout.

Quand, à force d'instances, les savants ont consenti à voir les phénomènes du spiritisme, ils ne l'ont fait que superficiellement, en imposant leurs conditions ; au lieu d'interroger la nature, ce qui est le principe de la méthode baconnienne, ils l'ont prise pour un écolier et ont voulu lui commander.

Ne réussissant pas à se faire obéir, à obtenir ce qu'ils voulaient, comme et quand ils voulaient, ils ont accusé les autres d'employer des trucs, d'être des prestidigitateurs, des charlatans, d'adroits filous.

Les spirites n'ont pas été embarrassés de répondre à de pareilles assertions.

Les prestidigitateurs de profession ne sont pas rares et il y en a d'une adresse merveilleuse. Qu'ils découvrent donc les trucs des spirites, qu'ils reproduisent les mêmes *tours*. Ils ne le peuvent. Les plus habiles d'entre eux en conviennent.

Si les médiums spirites sont des prestidigitateurs adroits au point d'embarrasser les plus grands professeurs de physique amusante, ils auraient beaucoup plus d'avantage à se livrer ouvertement à la prestidigitation. Et puisqu'on les accuse de cupidité, d'avarice, de charlatanerie, puisqu'on fait tout le possible pour les déconsidérer, il y a tout lieu de croire qu'ils prendraient ce parti, s'ils le pouvaient, or ils ne le prennent pas et pour cause.

Les spirites conviennent bien qu'on peut plus ou moins contrefaire les phénomènes — surtout dans l'obscurité nécessaire pour la réussite de certaines expériences — mais on ne falsifie que ce qui est naturel, et les spirites

prennent toutes les précautions nécessaires pour éviter la fraude et démasquer les fraudeurs.

Toute personne qui a tant soit peu observé et expérimenté sait très bien qu'il y a autre chose en spiritisme que des tours de gobelets et de gibecières.

Forcés de convenir que les *trucs* n'expliquent pas tout, les savants, et toujours *a priori* ou en n'observant que superficiellement, ont fait appel aux illusions des sens, aux hallucinations d'un esprit malade, pour expliquer les phénomènes.

M. Delanne répond très judicieusement que la plupart des *percipients* (personnes qui voient les apparitions d'esprits) ne sont pas des malades, mais des gens très sains de corps et d'esprit, que beaucoup n'ont *vu* qu'une fois dans toute leur vie, que cette *vision* a coïncidé avec l'événement qui en faisait l'objet, que, par conséquent, l'hypothèse hallucinatoire n'est pas admissible. Les vrais hallucinés ne sont pas ceux que l'on accuse.

Les adversaires de « l'hypothèse spirite » insistent. Rien ne prouve, disent-ils, que l'apparition soit réelle, *objective*, il y a plutôt lieu de croire qu'elle est *subjective*, qu'elle n'est qu'une *création* de l'imagination du *percipient*.

Les réponses ne se font pas attendre :

1° Les savants, qui refusent la puissance créatrice à Dieu, vont-ils donc l'attribuer à l'homme, et à l'homme malade ?

2° La *subjectivité* de l'apparition n'est pas plus prouvée *a priori* que l'*objectivité*; mais celle-ci est plus vraisemblable que celle-là, du moins tant qu'on n'aura pas démontré la puissance créatrice des esprits malades.

3° L'objectivité est rendue encore plus vraisemblable par ce fait que des apparitions sont vues quelquefois par plusieurs personnes.

La science, qui a réponse à tout, nous assure qu'il y a dans ce cas hallucination collective.

Mais elle n'est pas plus avancée, car l'ignorance lui réplique : Des animaux *voient*, concurremment avec des personnes, et même avant celles-ci. Les chats, les chiens, les chevaux sont-ils hallucinés ?

Plus fort encore, ou de même force : plusieurs personnes voient un fantôme, l'une de face, l'autre de profil, l'autre de dos, conformément à la position qu'elles occupent respectivement. N'est-ce pas là une preuve palpable d'objectivité ?

— Pas suffisante, répond le docteur *in utroque jure*.

— Vous n'êtes pas satisfait ? Nous allons vous donner d'autres preuves d'objectivité. Des fantômes ont été photographiés, d'autres ont donné des empreintes, des moulages et d'autres preuves de leur corporéité. Si ces faits ne vous suffisent pas, je dois renoncer à vous convaincre.

(*à suivre*) ROUXEL

EXTRAITS CHOISIS

Le Problème de l'Être et de la Destinée (1), *de* Léon Denis, *est une étude expérimentale — scientifique, philosophique et morale — des côtés mystérieux de l'être humain, des puissances cachées en lui, des moyens de les mettre en valeur. Les problèmes de la subconscience, de la double personnalité, de la mémoire profonde, avec l'enchaînement des souvenirs et acquisitions qu'elle comporte, toutes ces questions, encore si obscures, sont passées en revue, analysées et résolues avec une clarté, un esprit logique et critique, une richesse de documentation qui font de ce livre un des plus complets dans son genre. On peut dire qu'il est le développement magnifique de la petite brochure du même auteur si connue de tous les spirites :* Pourquoi la Vie ? *Ce que nous sommes; d'où nous venons; où nous allons. — L'auteur ne cache pas que cette œuvre n'est pas exclusivement sienne, mais qu'elle est plutôt le reflet d'une pensée plus haute qu'il a cherché à interpréter ; — et nous pouvons ajouter, nous, qu'il l'a interprétée avec une rare éloquence et une science magistrale. On s'en convaincra en lisant le chapitre qui suit :*

La Douleur

(*Extrait du* **Problème de l'Être et de la Destinée,** de Léon Denis.)

Tout ce qui vit, souffre ici-bas : la nature, l'animal et l'homme. Et cependant l'amour est la loi de l'univers, et c'est par amour que Dieu a formé les êtres. Contradiction formidable, en apparence, problème angoissant, qui a troublé tant de penseurs et les a portés au doute et au pessimisme !

L'animal est assujetti à la lutte ardente pour la vie. Parmi les herbes de la prairie, sous le feuillage et la ramure des bois, dans les airs, au sein des eaux, partout, se déroulent des drames ignorés. Dans nos cités se poursuit sans cesse l'hécatombe de pauvres bêtes inoffensives, sacrifiées à nos besoins, ou livrées dans les laboratoires, au supplice de la vivisection.

Quant à l'humanité, son histoire n'est qu'un long martyrologe. A travers les temps, au-dessus des siècles, roule la triste mélopée des souffrances humaines ; la plainte des malheureux monte avec une intensité déchirante qui a la régularité d'une vague.

La douleur suit chacun de nos pas ; elle nous guette à tous les détours du chemin. Et devant ce sphinx qui le fixe de son regard étrange, l'homme se pose l'éternelle question : Pourquoi la douleur ?

(1) En vente à la Librairie Spirite, prix : 2 fr. 50, franco 2 fr. 85.

Est-elle, en ce qui le concerne, une punition, une expiation, comme le disent quelques-uns? Est-elle la réparation du passé, le rachat des fautes commises ?

Au fond, la douleur n'est qu'une loi d'équilibre et d'éducation. Sans doute, les fautes du passé retombent sur nous de tout leur poids et déterminent les conditions de notre destinée. La souffrance n'est souvent que le contre-coup des violations commises envers l'ordre éternel, mais, étant le partage de tous, elle doit être considérée comme une nécessité d'ordre général, comme un agent de développement, une condition du progrès. Tous les êtres doivent la subir à leur tour. Son action est bienfaisante pour qui sait la comprendre. Mais seuls peuvent la comprendre ceux qui ont ressenti ses effets puissants. C'est à eux surtout que j'adresse ces pages, à tous ceux qui souffrent, ont souffert ou sont dignes de souffrir !

***

. . . . . .

L'idée que nous nous faisons du bonheur et du malheur, de la joie et de la peine, varie à l'infini suivant l'évolution individuelle. L'âme pure, bonne, sage, ne peut être heureuse de la même manière que l'âme vulgaire. Ce qui charme l'une laisse l'autre indifférente. A mesure que l'on monte, l'aspect des choses change. Comme l'enfant, en grandissant, dédaigne les jeux qui le captivaient autrefois, l'âme qui s'élève cherche des satisfactions de plus en plus nobles, graves et profondes. L'esprit qui juge de haut et considère le but grandiose de la vie trouvera plus de félicité, de paix sereine dans une belle pensée, une bonne œuvre, un acte de vertu et même dans le malheur qui purifie, que dans tous les biens matériels et dans l'éclat des gloires terrestres, car ceux-ci nous troublent, nous corrompent, nous grisent d'une ivresse menteuse.

Il est assez difficile de faire entendre aux hommes que la souffrance est bonne. Chacun voudrait refaire et embellir la vie à son gré, la parer de tous les agréments, sans songer qu'il n'y a pas de bien sans peine, pas d'ascension sans sueurs et sans efforts.

. . . . . .

Supprimez la douleur et vous supprimez du même coup ce qui est le plus digne d'admiration en ce monde, c'est-à-dire le courage de la supporter. Le plus noble enseignement que l'on puisse proposer aux hommes, n'est-ce pas la mémoire de ceux qui ont souffert pour la vérité et la justice ?

. . . . . .

***

Il faut souffrir pour acquérir et pour conquérir. Les actes de sacrifice

accroissent les radiations psychiques. Il y a comme une traînée lumineuse qui suit, dans l'espace, les esprits des héros et des martyrs.

Ceux qui n'ont pas souffert ne peuvent guère comprendre ces choses car, chez eux, la surface de l'être, seule, est défrichée, mise en valeur. Leurs sentiments n'ont pas d'ampleur ; leur cœur, pas d'effusion ; leur pensée n'embrasse que des horizons étroits. Il faut les infortunes, les angoisses, pour donner à l'âme son velouté, sa beauté morale, pour éveiller ses sens endormis. La vie douloureuse est un alambic où se distillent les êtres pour des mondes meilleurs. La forme comme le cœur, tout s'embellit d'avoir souffert. Il y a, dès cette vie, quelque chose de grave et d'attendri sur les visages que les larmes ont souvent trempés. Ils prennent une expression de beauté austère, une sorte de majesté qui impressionne et séduit.

Michel-Ange avait adopté pour règle de conduite les préceptes suivants : « Rentre en toi-même et fais comme le sculpteur fait à l'œuvre qu'il veut rendre belle ; retranche tout ce qui est superflu, rend net ce qui est obscur, porte la lumière partout et ne cesse de ciseler ta propre statue. »

Maxime sublime, qui contient le principe de tout perfectionnement intime... Toutefois les difficultés de l'exécution sont en rapport avec la splendeur du but. Et devant cette pénible tâche de la réforme intérieure, du combat incessant livré à la passion, à la matière, combien de fois l'artisan ne se décourage-t-il pas ? Combien de fois n'abandonne-t-il pas le ciseau ? C'est alors que Dieu lui envoie un aide, la douleur !...

La douleur ne frappe donc pas seulement les coupables. Sur notre monde, l'honnête homme souffre autant que le méchant. Et cela s'explique. D'abord l'âme vertueuse étant plus évoluée est plus sensible. De plus, elle aime, souvent et recherche la douleur, en connaissant tout le prix...

. . . . . .

Dans l'atelier auguste où se forgent les âmes, le génie et la gloire ne suffisent pas à les faire vraiment belles. Toujours, pour leur donner le dernier trait sublime, il a fallu la douleur. Si certaines existences obscures sont devenues aussi saintes et aussi sacrées que des dévouements célèbres, c'est que chez elles la souffrance fut continue. Ce n'est pas seulement une fois, dans telle circonstance ou à l'heure de la mort, que la douleur les a élevées au-dessus d'elles-mêmes et proposées à l'admiration des siècles ; c'est parce que toute leur vie fut une immolation constante.

Et cette œuvre d'épuration lente, ce long défilé des heures douloureuses, cet affinage mystérieux des êtres qui se préparent ainsi aux ultimes ascensions, force l'admiration des Esprits eux-mêmes. C'est ce spectacle touchant qui leur inspire la volonté de renaître parmi nous, afin de souffrir et de mourir encore pour tout ce qui est grand, pour tout ce qu'ils aiment, et, par ce nouveau sacrifice, rendre plus vif leur propre éclat.

. . . . . .

... Il faut souffrir pour se connaître et pour bien connaître la vie.

Épictète, que nous aimons à citer, disait encore : « C'est un faux langage de prétendre que la santé est un bien, la maladie, un mal. User bien de la santé est un bien ; en user mal est un mal. User bien de la maladie, c'est un bien ; en user mal est un mal. On tire le bien de tout, et de la mort même. »

Aux âmes faibles, la maladie vient apprendre la patience, la sagesse, le gouvernement de soi-même. Aux âmes fortes, elle peut offrir des compensations d'idéal, en laissant à l'esprit le libre essor de ses aspirations au point d'oublier les souffrances physiques.

. . . . . .

Si, aux heures d'épreuves, nous savions observer le travail intérieur, l'action mystérieuse de la douleur en nous, en notre moi, en notre conscience, nous compendrions mieux son œuvre sublime d'éducation et de perfectionnement. Nous verrions qu'elle frappe toujours à l'endroit sensible. La main qui dirige le ciseau est celle d'un artiste incomparable ; elle ne se lasse pas d'agir jusqu'à ce que les angles de notre caractère soient arrondis, polis, usés. Pour cela, elle reviendra à la charge aussi longtemps qu'il sera nécessaire. Et sous les coups de marteau répétés, il faudra bien que la morgue, la personnalité excessive tombent chez celui-ci ; il faudra que la mollesse, l'apathie, l'indifférence disparaissent chez tel autre ; la dureté, la colère, la fureur chez un troisième. Pour tous, elle aura des procédés différents, variés à l'infini suivant les individus, mais chez tous, elle agira avec efficacité, de façon à faire naître ou à développer la sensibilité, la délicatesse, la bonté, la tendresse, à faire sortir des déchirements et des larmes, quelque qualité inconnue qui dormait silencieuse au fond de l'être, ou bien telle noblesse nouvelle, parure de l'âme, acquise pour jamais.

. . . . . .

Si étonnant que cela puisse paraître à première vue, la douleur n'est qu'un moyen de la Puissance infinie pour nous attirer à elle et, en même temps, nous faire accéder plus rapidement un bonheur spirituel, le seul durable. C'est donc bien par amour pour nous que Dieu nous envoie la souffrance. Il nous frappe, il nous corrige comme la mère corrige son enfant, pour le redresser et le rendre meilleur. Il travaille sans cesse à assouplir, à purifier, à embellir nos âmes, parce qu'elles ne peuvent être vraiment et complètement heureuses que dans la mesure de leurs perfections.

Et pour cela, sur cette terre d'apprentissage, Dieu a mis, a côté de joies rares et fugitives, des douleurs fréquentes et prolongées, afin de nous faire sentir que notre monde est un lieu de passage et non un but. Jouissances et souffrances, plaisirs et douleurs, Dieu a réparti ces choses dans l'existence

comme un grand artiste qui, sur sa toile, a uni les ombres et les clartés pour produire un chef-d'œuvre.

***

. . . . . .

O vous tous qui vous plaignez amèrement des déceptions, des petites misères, des tribulations dont toute existence est semée et qui vous sentez envahis par la lassitude et le découragement, si vous voulez retrouver la résolution, le courage perdus, si vous voulez apprendre à braver allègrement la mauvaise fortune, à supporter, résignés, le sort qui vous échoit, jetez un regard attentif autour de vous ! Considérez les douleurs trop ignorées des petits, des deshérités, les souffrances de milliers d'êtres qui sont hommes comme vous ; considérez ces afflictions sans nombre : aveugles privés du rayon qui guide et réjouit, paralytiques, impotents, corps que l'existence a tordus, ankylosés, brisés, qui pâtissent de maux héréditaires ! Et ceux qui manquent du nécessaire, sur qui l'hiver souffle, glacial ! Songez à toutes ces vies mornes, obscures, souffreteuses ; comparez vos maux trop souvent imaginaires aux tortures de vos frères de douleur, et vous vous estimerez moins malheureux ; vous reprendrez patience et courage et, de votre cœur, descendra sur la foule des humains, sur tous ces pèlerins de la vie qui se traînent accablés sur le chemin aride, le sentiment d'une pitié sans bornes et d'un immense amour !

LÉON DENIS.

***

L'ÉVOLUTION ANIMIQUE, de GABRIEL DELANNE (1), *est un ouvrage des plus remarquables, dans lequel l'auteur s'efforce, dans une langue savante autant que claire et éloquente, de mettre d'accord la science avec la doctrine spirite. C'est, suivant ses propres expressions, à la suite de la physiologie et à la lueur du spiritisme qu'il pénètre dans les profondeurs de l'être humain ; qu'il rend palpable l'influence que l'âme exerce, tantôt à l'état conscient, tantôt à l'état inconscient, sur tous les phénomènes vitaux ; qu'il scrute minutieusement les rapports si délicats et si importants du physique et du moral ; qu'il tente de déterminer les connexions de la vie psychique avec les phénomènes de l'organisme ; qu'il cherche dans quelle partie de l'homme subsiste l'identité de l'être, et le siège des facultés de l'âme ; c'est, enfin, en résumant toutes ces observations, qu'il essaie de concilier, dans une vue d'ensemble qui embrasse le corps et l'âme, tous les résultats auxquels il est arrivé.*

Dans le chapitre III, l'auteur étudie COMMENT LE PÉRISPRIT A PU ACQUÉRIR DES PROPRIÉTÉS FONCTIONNELLES. — *Nous donnons ici le résumé lumineux de ce chapitre.*

(1) En vente à la librairie spirite, prix : 3 fr. 50, franco : 3 fr. 85.

Propriétés fonctionnelles du périsprit

RÉSUMÉ

(Extrait de l'**Évolution animique**, de GABRIEL DELANNE) (1)

Nous croyons avoir établi, dans ce chapitre et dans le précédent, par des preuves tirées de l'histoire naturelle, la très grande probabilité du passage de l'âme dans la série animale. Le principe spirituel a évolué lentement dans les formes les plus inférieures jusqu'aux organismes les plus compliqués. Pendant l'immense période des âges géologiques, les facultés simples de l'esprit se sont successivement développées en agissant sur le périsprit, en le modifiant, en laissant chaque fois en lui les traces des progrès accomplis.

L'enveloppe fluidique pourrait être comparée à ces arbres séculaires dont chaque année augmente le diamètre, en laissant dans la trame du bois une trace ineffaçable, car l'énergie se transforme mais ne se perd jamais.

Sous les impulsions de l'âme, excitée par le milieu cosmique et la lutte pour la vie, l'organisme fluidique a créé, par différenciation des propriétés du protoplasma, tous les organes matériels, sous la direction progressivement prépondérante du système nerveux, et, par le mécanisme de plus en plus développé et coordonné des actions réflexes, les instincts ont pu se manifester. A mesure que l'ascension se prononce, apparaissent les premières lueurs de l'intelligence, et par une remarquable transformation, l'habitude, combinée à la loi de l'hérédité, — que nous considérons, nous, comme le fait du retour de la même individualité de plus en plus modifiée dans le même type, — fait devenir inconscients les phénomènes d'abord voulus et conformes à la conservation, à l'avantage de l'individu. C'est ainsi que des catégories sans nombre d'actes conscients tournent à l'automatisme et entrent, pour ainsi dire, dans le physique de l'âme, en s'incrustant dans le périsprit.

Nous croyons donc que nous sommes tous sortis des langes de la bestialité. Loin d'être des créatures angéliques déchues, loin d'avoir habité un paradis imaginaire, nous avons difficilement conquis le pouvoir d'exercer nos facultés et de vaincre la nature. Nos ancêtres de l'époque quaternaire, faibles en comparaison des grands carnassiers, leurs contemporains, errant par petites troupes à la poursuite de la nourriture, cherchant sur les arbres ou dans les anfractuosités des rochers un abri momentané, frissonnant sous les morsures du vent ou les froides caresses de la neige, étaient loin de cet âge d'or dont les légendes religieuses ont fait miroiter les trompeuses splendeurs. La lutte de l'homme primitif contre les grandes espèces zoologiques a été terrible ; il a dû faire une guerre à mort aux bêtes sauvages, les terras-

(1) En vente à la Librairie Spirite, prix : 3 fr. 50, franco 3 fr. 85.

ser et en purger les contrées qu'elles infestaient. Ce n'est que peu à peu, par des exploits dignes d'Hercule, qu'il a triomphé de ses nombreux et formidables ennemis.

Qui n'admirera cette marche lente mais glorieuse vers la lumière, cette évolution se produisant sous l'aiguillon d'implacables nécessités et qui, tirant l'homme de son abjection primitive, l'élèvent progressivement vers les régions plus hautes et plus sereines du monde de la pensée. Les sociétés modernes sont en progrès sur celles qui les ont précédées, et, si nous comparons l'état actuel à celui de nos pères, nous avons le droit d'être fiers du résultat de l'effort collectif de l'humanité ; mais si nous fixons nos regards sur l'éternelle justice, alors nous voyons toutes nos imperfections et le chemin qu'il nous reste à parcourir pour nous rapprocher de cet idéal.

La lutte pour la vie, nécessaire à l'éclosion du principe spirituel, avait sa raison d'être dans un monde brutal et instinctif, où nulle conscience claire, nulle intelligence ne se montrait ; elle doit s'effacer aujourd'hui que l'âme se manifeste sous les modalités les plus élevées de sa nature. Nous avons le devoir de réclamer une répartition plus équitable des charges et des biens de la communauté, de nous élever contre les funestes conseils de l'ambition qui précipitent les peuples les uns contre les autres ; enfin, de revendiquer sans cesse les droits imprescriptibles de la solidarité et de l'amour. Notre doctrine, en montrant l'égalité parfaite, absolue, du point de départ de tous les hommes, efface les séparations artificielles élevées par l'orgueil et l'ignorance. Elle prouve péremptoirement que nul n'a droit au respect d'autrui que s'il l'impose par la noblesse de sa conduite, et que la naissance ou la position sociale ne sont que des accidents temporaires dont personne ne peut se prévaloir, puisque tous peuvent y parvenir à un moment quelconque de leur évolution.

Ce sont là des vérités consolantes qu'il est bon de répandre sans cesse autour de nous. Montrons que l'effort individuel peut seul amener le progrès général, et la même puissance qui nous a constitué à l'état d'homme, nous ouvrira les perspectives infinies de la vie spirituelle se développant dans l'étendue sans limite du Cosmos.

GABRIEL DELANNE

DIVERSITÉS

Les Temps Nouveaux. Mme Annie Besant à Paris. Le Fraterniste. L'Alliance Scientifique Universelle.

Les Temps Nouveaux. — La période de crise que nous traversons donne à réfléchir. Pour qui apprécie occultement les faits et les tendances, l'approche des temps de régénération est manifeste. Les secousses sismiques, les dérangements des saisons en sont les signes avant-coureurs.

Et depuis, les catastrophes succèdent aux scandales, l'atmosphère sociale est sillonnée d'éclairs. On y respire difficilement, tant l'inquiétude étreint les âmes. Les conflits économiques mettent à nu les vices et les abus de notre inorganisme social, l'insuffisance et l'impuissance des dirigeants (!) de toutes nuances qui ont escaladé le pouvoir en faisant souvent litière des scrupules les plus élémentaires, en organisant l'exploitation des meilleurs par les plus mauvais.

Cette tension ne fera qu'augmenter, jusqu'au jour où l'excès des calamités, des épreuves ébranlera suffisamment les égoïsmes pour leur faire sentir la nécessité d'une loi morale nouvelle, universellement efficace. Les altruistes y travaillent déjà.

C'est alors que nos idées se répandront profondément partout.

La partie essentielle de cette transformation évolutionnelle se fera plus vite qu'on ne pourrait le croire *a priori*. L'Invisible, qui dirige cette évolution universaliste, dispose de moyens irrésistibles.

Sachons pressentir, sachons comprendre et nous participerons de plus en plus à l'œuvre commune. Les indifférents, les ignorants, les hostiles d'aujourd'hui seront demain au premier rang des pionniers de l'avenir.

***

Mme Annie Besant à Paris. — Le sympathique commandant Courmes nous écrit que nos frères théosophes se réjouissent du rapprochement auquel nous travaillons entre la Société Théosophique et les sociétés spirites et psychiques. Il faut que les prochaines générations n'aient plus à parler de rapprochement, parce qu'alors la fusion sera faite de toutes les tendances progressives dans la Lumière et dans l'Amour de l'Universalisme. La Synthèse vivra au fond des cœurs. La Femme, après s'être réalisée elle-même, entraînera l'Humanité vers ses radieuses destinées.

Le commandant Courmes nous dit : « Vos sympathies exprimées pour l'action de Mme Besant sont particulièrement de circonstance aux approches de

sa prochaine venue à Paris. Il est excellent que les spirites sachent que notre Présidente, si remarquable par ailleurs, a toujours vécu l'union amicale avec les frères spirites... Le grand orateur théosophe doit faire une conférence publique le 15 juin prochain au soir, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne. La S. T. de France, qui met l'union fraternelle au premier rang des principes à vivre, y convie cordialement tous les idéalistes. Il suffira de demander des cartes (gratuites) soit individuellement, soit collectivement (1). »

***

Le journal **le Fraterniste** (Fg de Valenciennes-Douai) annonce son millième abonnement. Nous ne saurions trop recommander cet organe démocratique. Le n° 20 reproduit des statuts universalistes dont nous extrayons la formule d'adhésion : *L'adhésion à l'Union Eclectique Universaliste est purement morale.* Cependant nous engageons nos adhérents à étudier successivement toutes nos doctrines (magnétisme, psychisme, spiritisme, théosophie, occultisme).

Il suffit, pour adhérer à l'U. E. U. d'être en relations avec le secrétariat général, pour travailler à l'œuvre commune et, autant que possible, s'abonner à une revue, suivre une école pacifiste, psychiste, théosophique, spirite ou occultique.

Le secrétariat général de la Société Universaliste se charge de mettre les nouveaux adhérents en relations avec les chefs d'écoles qui pourront le mieux convenir à leur édification personnelle. Nous aiderons ainsi les revues à se propager et les idées à se répandre, en centralisant, pour rayonner toujours davantage, l'effort de nos aspirations communes.

***

Nous recommandons à nos lecteurs l'**Alliance Scientifique Universelle**, association internationale des hommes de science (Sciences, Littérature, Beaux-Arts) fondée en 1876. Président Fondateur : M. Léon de Rosny, professeur honoraire aux langues orientales. Vice-Président : le Dr Bérillon et notre correspondant M. H. Louatron, de l'Union Éclectique Universaliste, Président Philosophe de l'A. S. U., 15, rue Charles-Granger à Mamers (Sarthe).

La Revue de M. Delanne publia en mars un appel de l'A. S. U., appel éclectique et universaliste. Jugeons-en : « Ayons présentes à la mémoire ces lignes de M. L. de Rosny : « Il faut que la religion soit absolument

(1) On trouvera des cartes chez M. Leymarie.

conforme à la vérité, absolument positive. Tout ce qui est en désaccord avec la connaissance, en contradiction avec les verdicts du raisonnement conscientiel n'est point une formule de la Religion. » Suivons les principes de la logique, ne subissons pas des influences confessionnelles. N'immolons à aucun dogme notre droit d'examen. Il serait à désirer que notre groupement s'applique à « éclectiser » les bonnes données de chaque système philosophique et qu'il arrive à mettre fin à ce fâcheux et stérile antagonisme qui existe entre les adeptes des différentes doctrines, ces diverses doctrines n'étant souvent que des aspects différents et particuliers d'un même objet général. » L'Alliance Scientifique et la Société Universaliste étaient fatalement appelées à sympathiser. C'est ce qui est arrivé.

***

Conférence. M. *Gaston Durville*, directeur de l'intéressante *Revue du Psychisme Expérimental*, a fait une conférence avec expériences sur « les forces inconnues émises par l'homme et les états de l'hypnose ». La Jeunesse Républicaine du V^e^ donnait sa première fête à l'Ecole des Hautes Etudes Sociales, sous la présidence de M. G. La Flize, professeur à Lakanal, universaliste distingué.

Avant la conférence, la salle était bondée et M. Durville lui-même ne put entrer qu'avec difficulté, ainsi que les brillants et aimables artistes qui vinrent apporter leur concours : M^lle^ Weiss, M. Gaisser et M. Taillardat, du Conservatoire.

Le public s'intéresse de plus en plus à ces questions essentielles. Les organes se multiplient. Il en sera de même qu'avec le métropolitain. On pensait d'abord qu'il absorberait tout le transit, alors qu'au contraire les autres modes de locomotion se sont multipliés, sans soulager pour cela la circulation de plus en plus intense.

***

Dans l'autre monde. — Tous ceux qui se souviennent de « Bonne Maman » devraient lire le recueil de communications obtenues par M. Morel *Dans l'autre monde*. Ce que l'on sait, ce que l'on voit, comment on vit. M. Morel a obtenu des guérisons remarquables et des communications non moins belles. « Ce n'est qu'en formant un seul peuple, une unique religion et une même pensée : « la fraternité, l'amour et le bien » que l'humanité abolira ses souffrances et que la Terre éteindra ses feux torturants. » Travaillons surtout à la fraternisation intellectuelle dans l'Universalisme. Ce sera le meilleur moyen de préparer les voies à l'humanité régénérée.

PAUL NORD

L'image Sanguinolente de Buenos-Ayres

V

La Paz, 12 janvier 1911.

Au début de cette étude, j'ai reproduit l'opinion du chanoine Vignas, au sujet du phénomène de l'image sanguinolente, opinion publiée sous sa signature, par *El Norte de Santa Fe* (V. p. 634, *La Revue Spirite*, octobre 1910).

En voici le résumé :

1. Le Dr Vignas incline à une opinion favorable sur la possibilité d'une origine divine du sang, qui coule du tableau.

2. « Le docteur se fonde sur l'absence complète de raisons contraires à la vertu miraculeuse du phénomène.

3. « Il invoque, en outre, une suite de présomptions qui, à son avis, écartent la supposition d'une supercherie : par exemple, le fait que l'image a sué jusqu'à l'époque de son travail (août 1910) environ dix mille gouttes d'un liquide rouge.

4. « Cette quantité est, en effet, supérieure à ce que ce tableau peut contenir de peinture, dans le cas où cette peinture se liquéfierait.

5. « Il y a, ensuite, la persistance parfaite des couleurs, en dépit de la quantité de sang, qui s'est écoulée sur la figure de l'image.

6. « Il y a encore la composition de ce sang, qui est artérielle, d'après les analyses pratiquées par des médecins, d'esprit d'ailleurs contraire à l'adoration des images du Sacré-Cœur.

7. « Il y a, par-dessus le marché, le témoignage de milliers de témoins, entre lesquels mérite une considération spéciale l'examen de la nature du phénomène, auquel s'est livré M. Marigno, renommé pour ses doctrines spirites, examen auquel nul ne peut opposer le reproche de partialité.

8. « Or la logique reconnaît l'existence de miracles.

9. « Les uns sont indiscutables, comme ceux du Nouveau testament.

10. « D'autres se sont produits avec fréquence dans les pays chrétiens.

11. « L'on ne peut donc dédaigner les observations qui précèdent.

12. « Le phénomène de l'image sanguinolente se présente donc, entouré de circonstances analogues à celles qui concourent généralement dans ce genre de miracles.

13. « L'on ne peut donc raisonnablement refuser au phénomène de l'image l'attention qu'il mérite de la part des gens qui ont la foi. »

Telle est, selon *La Nacion de Buenos Aires* en date du 8 août 1910, l'opinion émise par le Dr Vignas, dans *El Norte de Santa Fé*.

Une seule observation sur cette opinion.

Cette observation a trait au second alinéa de la dite opinion.

« Absence complète de raisons contraires à la vertu miraculeuse du phénonomène. »

Voici cette observation :

1. « Lettre du Dr Ovidio Rebaudi du 17 juillet 1910 (p. 636 de *La Revue Spirite* d'octobre 1910).

2. « Les échantillons recueilis sur l'image de la rue Pichincha ne présentent aucun des éléments constitutifs du sang.

3. « J'ai répété l'analyse sur trois échantillons; deux échantillons proviennent de don Cosme Marigno : le troisième a été recueilli par Mlle Petrona Baro.

4. « Certificat du Dr Schaefer du 8 août 1910 (p. 111 de *La Revue Spirite* de février 1911).

5. « L'examen microscopique du liquide rouge recueilli par don Angel Fiorini sur l'image du numéro 1135 de la Calle Pichincha révéle la présence des éléments histologiques du sang, critocytes et leucocytes.

6. « L'observation spectroscopique révèle les deux bandes d'absorption de l'hémoglobine entre D et F.

7. « Voici justaposés deux documents, émanant l'un et l'autre de chimistes dont la compétence et la sincérité sont au-dessus du soupçon.

8. « Ces deux documents sont contradictoires.

9. « Cela, quant à l'analyse du liquide rouge.

10. « Le liquide rouge présenté au Dr Rebaudi n'est pas du sang. Le liquide rouge, de même origine, recueilli postérieurement, et présenté au Dr Schæfer est du sang.

11. « Admettons avec le chanoine Vignas qu'il faut écarter la supposition d'une supercherie (alinéa 3 de l'opinion du chanoine).

12. « L'antithèse du numéro 10 implique qu'il y a, de la part du fabricant du liquide rouge, émission de deux produits.

13. « Premier produit : un liquide rouge, qui est du sang de *fantaisie*.

14. « Deuxième produit : un liquide rouge, qui est du sang d'*origine*.

15. « S'il s'agissait d'un fabricant quelconque, possédant un état civil, payant patente, ce fabricant serait accusé de tromperie sur la marchandise fabriquée, quant au liquide de l'alinéa 13.

16. « Dans le cas de l'image de Buenos-Aires, le fabricant n'est pas visible par les yeux matériels de l'assistance; il n'a pas d'état civil; il ne paie pas patente; il n'est pas justiciable des tribunaux civils. Ce fabricant est visible

uniquement par les yeux de l'esprit. Il est justiciable seulement du tribunal de la raison.

17. « Le chanoine Vignas estime que ce pourrait être Dieu, l'auteur de ce liquide rouge (alinéa 1 de son opinion).

18. « Entrons dans cette hypothèse du chanoine : Dieu fait couler de l'image un liquide rouge *qui n'est pas du sang*, le jour de la prise du liquide par Mlle Baro et par don Cosme Marigno ; Dieu fait couler un liquide rouge, *qui est du sang*, le jour de la prise par don Angel Fiorini.

19. « Est-ce une attribution honorable pour la divinité que celle de ce bizarre changement dans la composition de ce liquide, déjà fort bizarre par son suintement d'une feuille de papier, substance tout étonnée de sécréter un liquide rouge ?

20. « La bizarrerie caractérisée par le changement essentiel de la composition du liquide, au cours des mois de juillet et août 1910, n'est pas à l'honneur de son auteur.

21. « Elle semble une taquinerie, une subtilité, une malice, un leurre, un défi, un désir d'illusionner, d'embarrasser, de faire entrer en contradictions et en disputes.

22. « Sans doute le liquide rouge ne dit pas en propres termes aux gens qui se rassemblent pour assister à son bizarre écoulement :

23. « Je me paye votre tête ! Je m'amuse de votre adoration ! Votre enthousiasme me divertit ! Votre naïveté m'enchante ! Je vais vous en faire voir de toutes les couleurs ! »

24. « Le liquide rouge ne le formule pas en paroles articulées, parce qu'il est muet !

25. « Mais il s'exprime comme le ferait un muet qui aurait pareille intention.

26. « Et il réussit d'ailleurs à compliquer le problème déjà ardu de l'apparition *anormale* et *inexplicable* d'un liquide rouge ; j'entends *inexplicable* par les lois actuelles de la physiologie, si c'est du sang ; par les lois de la chimie, si ce n'est pas du sang !

27. « Bref le fabricant du liquide rouge aime à induire en erreur ses crédules admirateurs.

28. « Il s'efforce de les faire déraisonner.

29. « Il soumet à leurs sens des phénomènes inusités, que les gens crédules enregistrent et admirent comme des nouveautés.

30. « Cela, sans réfléchir que ces pareilles nouveautés ne doivent être admirées que sous bénéfice d'inventaire.

31. « Or quel doit être le critérium qui détermine l'admiration en pareil cas ? »

Je mets un point final sur cette dernière question : « Quel doit être le critérium qui détermine l'admiration en pareil cas ? »

Cette question est capitale. C'est pourquoi je vais y répondre.

Elle est capitale, parce que l'admiration, en pareil cas, se métamorphose aisément en fanatisme, en délire ; parce que ce fanatisme change l'admirateur en prosélyte et lui fait traiter d'impie, de sacrilège, de damné, l'homme sage qui réserve son opinion.

En pareil cas, l'homme sage examine avec attention le phénomène. Il se pose immédiatement à lui-même l'interrogation :

« Pourquoi cette image émet-elle du sang ? A quelle intention correspond cette émission ? Cette émission est-elle une indication en faveur de la dévotion au Sacré-Cœur ? Est-ce un encouragement, muet mais éloquent, aux pratiques extérieures qui prêtent au culte de l'image des viscères du Christ une vertu particulière ? Si ce n'est pas cela, qu'est-ce que cela peut bien être ? Cherchons ! »

Ces interrogations sont plausibles. Le plus sagace est dans l'impossibilité d'y répondre au pied levé. Chacun y répond suivant son inclination du moment. En pareille matière, l'imagination joue un rôle plus important que la raison.

L'homme qui est malade, l'homme qui souffre, l'homme qui implore, accueille la merveille comme un remède imprévu à son mal, à sa souffrance, comme un dieu qui accueillera sa prière, inexaucée des autres dieux, ou des autres Antoine de Padoue.

En ce sens, pareil phénomène est un bienfait pour ses témoins, c'est-à-dire pour les témoins malades, souffrant, priant !

Le phénomène cesse d'ailleurs d'être un bienfait. C'est quand ces témoins extériorisent leur foi et leur espérance dans le dieu nouveau et quand cette extériorisation impose la même foi et la même espérance à des témoins de tempérament rassis. Ces esprits lents n'aiment pas, en effet, admirer sans se rendre compte, ils ne peuvent comprendre en quoi est adorable cette effusion capricieuse d'un liquide rouge qui, à la façon de Protée, tantôt offre les raies d'absorption de l'hémoglobine entre D et F et tantôt les refuse :

Voici l'antithèse nettement précisée.

« La croyance à un miracle et à un auteur du miracle, capable de guérir les souffrants est :

« 1° Un bien en ce qu'elle rend l'espérance aux malades qui ont la foi ;

« 2° Un mal en ce que ces malades imposent aux gens d'esprit sain la même croyance, sous peine d'être brûlés vifs. »

Bien entendu, ces cinq derniers mots doivent être légèrement transposés, suivant le milieu et suivant l'époque.

Il y a quatre siècles, au bon temps de l'Inquisition et dans la fervente Espagne, les cinq mots étaient pris *stricto sensu*.

En 1910, il ne s'agit plus de *strictus sensus*. La mode a passé de brûler vifs les Galilée et les Littré ! Les Monsabré et les « archevêques de Santiago » sont la dernière survivance de la mode du bon vieux temps. Soit à l'occasion d'un *Bazar de la Charité qui flambe*, soit au lendemain d'un *beau tremblement de terre de 1906*, ils se donnent des gants noirs ou violets, avec les jeux de l'incendie providentiel et miraculeux, qui prend le rôle des auto-da-fé, trop dédaignés par les mœurs nouvelles.

Bref, *sous peine d'être brûlés vifs* ne se prend plus à la lettre ; il hante néanmoins l'esprit intolérant et fanatique des amateurs de miracle.

« En tout état de cause, la croyance au miracle, qu'il s'agisse de l'image de Buenos-Ayres, ou des ampoules du dôme de Naples, ou de la pierre de Pouzolles est :

« 1° Un bien quand elle rend la santé aux malades ;

« 2° Un mal, quand elle ôte la vie aux sains. »

Et même chose, s'il s'agit de Lourdes, de La Salette, des divers pèlerinages ou le prosélytisme des adeptes traite de sacrilèges ou de blasphémateurs les gens qui ne sacrifient pas au nouveau Dieu, au nouvel Antoine de Padoue, à la nouvelle Notre Dame !

Ce schéma des effets du miracle, ou plus justement des effets de la croyance au miracle, mérite d'être développé.

Il prise à sa juste valeur le bienfait de la croyance, en ce qui concerne le malade, le souffrant, le désespéré.

Il précise également le méfait de la même croyance, en ce qui se réfère au sain, au content de son sort, au résigné.

Qui établira la comparaison du bienfait et du méfait ?

Je ne veux point l'entreprendre en ce moment.

Je me borne à une brève observation en ce qui touche le respect de la liberté de croyance.

Au point de vue de cette liberté, le malade et le sain, le souffrant et le content de son sort, le désespéré et le résigné possèdent individuellement des droits égaux.

La liberté de croyance doit être limitée au point précis où elle empiète sur les droits de la liberté d'autrui. Elle ne doit pas être limitée auparavant.

Et, à cet égard, il en est de la liberté de croyance comme de la liberté de faire de la musique ou du tapage, d'aller en automobile, de procéder à des manifestations extérieures du culte.

Donc, égalité de traitement entre l'opinion qui croit au miracle, qu'il s'agisse de Buenos-Ayres ou des ampoules de Naples et l'opinion qui s'en désintéresse ! (J'allais écrire au lieu de ce dernier verbe le mot trivial qui commence comme finit *qui en fait fi* et qui correspond tout à fait à l'opinion courante en pareille matière.)

C'est en partant de ce principe que je me propose d'étudier le phénomène de l'image sanguinolente et de rechercher la valeur morale de son auteur anonyme.

Je n'ai aucune raison actuelle, en dehors de celles que j'ai déjà exposées, de préjuger la qualité de cet anonyme.

De ce que j'ai dit déjà, résulte premièrement que cet anonyme est une force intellectuelle, capable de produire à volonté l'émission d'un liquide présentant la composition du sang, ou présentant une composition différente.

Et secondement que cet anonyme, précisément à cause de cette double production, offre l'apparence d'un faiseur de tours, qui s'amuse de la contradiction et de la dispute que ses tours font naître parmi les spectateurs de ses prestiges merveilleux.

Avant d'entrer plus profondément dans la question, il convient d'y inclure des considérations limitrophes. J'ai signalé *Le Discernement du Miracle* de Saint-Yves comme un guide précieux à consulter en pareille matière. Je dois indiquer un second profil des phénomènes miraculeux, qui aidera singulièrement à comprendre l'aspect original de l'image sanguinolente de Buenos-Ayres.

Rien de tel qu'un document pour la perception du second profil.

Voici justement un récit que je trouve dans le numéro 332 (daté du 1er novembre 1910) d'une revue parisienne, bimensuelle et illustrée :

DON PABLO.

REVUES ET JOURNAUX ÉTRANGERS

La chapelle privée

Communication adressée à la *Zeitschrift fur Spiritismus*.

Par Mme Maria Schrimpf.

Au moment du remaniement du quartier du Graben à Vienne, l'on découvrit, en l'année 1910, au cours des travaux de démolition d'une vieille maison, un autel religieux, de très grande valeur, qui était installé dans une espèce d'alcôve, ayant l'aspect d'une ancienne chapelle privée. La même petite pièce contenait aussi un tableau peint de main de maître, représentant la Vierge portant l'enfant Jésus. La composition de cette peinture était des plus artistiques, tant la facture d'ensemble était idéalement rendue. Tout près, l'on découvrit également un tapis-nappe, d'un dessin et d'un tissu tout à fait riches, et qui, sans doute, avait dû servir de nappe d'autel. Depuis près de deux siècles, ce local avait certainement dû rester secret et ignoré,

puisque personne, parmi les plus vieux locataires de l'immeuble, n'avait conservé le moindre souvenir à ce sujet.

La nouvelle de cette découverte amena une foule de curieux, en si grand nombre, que la police dut organiser un service d'ordre, afin de réfréner la curiosité de certains qui étaient avides d'entrer dans ce petit réduit, au risque de s'exposer à des accidents.

Dans cette maison demeurait, il y a environ vingt ans, une très vieille demoiselle de bonne famille, avec laquelle nous étions en relation. Cette personne, de parfaite éducation, vivait de petites rentes qu'elle s'était créées économiquement, pendant qu'elle était gouvernante. Elle était religieuse, mais sans exagération, se rendait à l'église chaque dimanche, ne nuisait aucunement à son prochain; bien au contraire, elle se rendait serviable dans la mesure de ses moyens, et à ce titre, elle jouissait d'une sympathie générale.

Un jour, cette personne fut frappée d'apoplexie partielle, et par suite dut rester chez elle, incapable qu'elle était de gravir un escalier. En lui faisant visite, je la trouvai, un certain jour, dans une affliction extrême. Ce gros chagrin était occasionné par l'impossibilité qui lui était faite, disait-elle, de ne pouvoir se rendre aux fêtes paroissiales données pour la fête de Noël qui étaient très proches.

Je tâchai de la consoler de mon mieux, en me promettant intérieurement d'aller la revoir aussitôt après lesdites fêtes. Mais quel ne fut mon étonnement de trouver notre chère malade tout à fait réjouie, d'humeur heureuse et comme transfigurée. « Que vous est-il donc advenu d'agréable, chère mademoiselle, lui demandai-je, pour que je vous rencontre en si bonnes dispositions morales? C'est ainsi que vous me plaisez et c'est ainsi qu'il faudra rester! » Souriant discrètement, elle me confia, après m'avoir, au préalable, demandé de lui épargner toute pensée ironique, et sur ma promesse que cela ne pouvait que m'intéresser, elle me confia, dis-je, que la veille de la Noël, elle avait allumé les petits cierges qui entouraient la crèche minuscule que je lui avais apportée. Toutes ses pensées d'amer regret se reportèrent alors vers l'époque, où, chaque année, disait-elle, il lui avait été donné de célébrer ce bel anniversaire, au milieu des siens et d'amis.

« Après avoir versé mes larmes de tristesse, je me mise au lit, continua-t-elle; je n'avais absorbé qu'une jatte de lait et un gâteau et ne me sentais toutefois aucune disposition au sommeil. Je ne me couchai donc que pour avoir plus chaud, d'autant plus que ma solitude me pesait. Il y avait quelques instants que je venais de faire mes dévotions du soir, ajouta-t-elle, lorsque j'entendis, à ma grande surprise, dans le voisinage de mon lit, retentir très distinctement un bruit de clochette. J'ouvris les yeux et, à ma grande stupéfaction, je vis le mur qui me faisait face s'abaisser sans bruit, poursuivit-elle, pour laisser apparaître à mes yeux éblouis, l'ensemble d'une cha-

pelle merveilleuse contenant un autel artistique et un superbe tableau de la Madone, qui, en souriant, me tendait son divin fils tout radieux... Était-ce une hallucination, un rêve illusoire ou bien la réalité?... je l'ignore; toujours est-il qu'à partir de cette vision, qui ne dura qu'un instant, mon cœur fut le siège d'impressions délicieuses, et machinalement je joignis les mains et me laissai aller à réciter une action de grâces. Et c'est depuis ce moment, conclut la vieille demoiselle, que mes amertumes et mes regrets ont entièrement disparu, pour faire place à une joie extrême ; il y a certainement derrière ce mur, j'en ai la mystérieuse intuition, une puissance qui veille sur moi et me protège ! et ce disant, elle me tendit une esquisse au crayon, représentant le tableau qui lui était apparu si mystérieusement. Je ne saurais affirmer si cette reproduction crayonnée, qui est encore en ma possession, est la copie exacte du tableau trouvé dans la chapelle tout récemment mise au jour, par la pioche des démolisseurs, par la raison que je n'ai pas eu l'occasion de voir le tableau original.

Quoi qu'il en soit, les conditions dans lesquelles le hasard fit découvrir la chapelle mystérieuse firent grand bruit, et c'est en apprenant ce fait par les journaux que je ne pus me défendre de faire, avec émotion, un rapprochement entre mes souvenirs déjà anciens et le fait récent.

Intéressée à connaître davantage, s'il y avait moyen, au sujet de cet événement particulier ; j'allai aux informations. Je recueillis à cet égard diverses versions. D'après les uns, cette maison aurait appartenu, dans les temps très reculés, à une autorité ecclésiastique qui aurait fait installer cette chapelle à demeure ; sa réputation était celle d'un homme pieux vivant dans la crainte de Dieu, alors que dans l'intimité, il n'était en réalité qu'un libertin et un joyeux viveur se livrant à domicile aux pires orgies Or, un certain soir, à l'issue d'une saturnale, lorsqu'il se trouva seul, il aurait entendu une voix mystérieuse lui faisant, du fond de la chapelle, de véhémentes remontrances et de dures menaces. Pris de terreur, l'ecclésiastique s'enfuit de sa demeure pour se fixer dans un lieu éloigné, d'où il donna des ordres de faire murer la petite chapelle et ensuite, de faire mettre la maison en vente. D'après d'autres on-dit : un vieux juif, qui s'était rapidement enrichi au prix de nombreux méfaits, n'avait pour famille qu'une fille unique. Celle ci n'ignorait pas les nombreux crimes qui pesaient sur son père ; aussi, un jour, après lui avoir reproché violemment ses iniquités, se fit-elle baptiser et convertir au culte catholique, quittant la maison paternelle, chargée de la malédiction du père qui lui abandonna, pour tout bien, la demeure située au Graben. Depuis ce moment, elle aurait continué à mener une existence très retirée, aurait fait agencer la petite chapelle et n'aurait suivi la trace de son père, que de très loin. Finalement, celui-ci serait tombé dans une situation des plus louches.

Pourchassé et traqué par la police, il alla se réfugier chez sa fille qui l'accueillit avec pitié et le fit pénétrer dans la chapelle, où il établit sa retraite sous l'autel. Le danger était passé, elle voulut rappeler son père ; mais celui-ci fut trouvé mort, subitement foudroyé. Prise de frayeur, la fille s'empressa d'embrasser la vie monastique et quitta sans délai cette maison, après avoir préalablement fait murer la chapelle.

Enfin, d'après une troisième version, dans l'avant-dernier siècle, cette maison aurait appartenu à un homme très avare qui, en outre, possédait une grande fortune, et pour lequel l'or était la seule chose qui eût ici-bas une valeur à ses yeux. A la même époque vivait un jeune et avenant cavalier qui s'éprit d'une charmante jeune bourgeoise. Mais celle-ci ne voulut absolument rien entendre de son adorateur si ce ne fût que par un mariage. Ces conditions irréductibles ne furent nullement du goût du cavalier amoureux, et toutes ses tentatives ayant échoué, il se résolut à user de ruse. Au poids de l'or, il obtint de l'avare, la location de cette maison, avec la permission d'y installer une chapelle. C'est là que devait être célébré le mariage avec la jeune fille soi-disant. Celle-ci crut sincèrement à ce genre de cérémonie, clandestinement conduite, pensait-elle, dans le but d'éviter que la publicité des épousailles n'amenât l'opposition hostile des parents du fiancé. Mais tout cet apparat ne fut qu'une comédie et, au lieu d'un prêtre ce fut l'avare qui intervint. Peu après, celui-ci aurait été pris de remords et surtout de la crainte de la justice, voire même aussi de la peur des conséquences, l'intervention possible de la part des parents de la jeune fille séduite. Aussi quitta-t-il précipitamment cette maison afin de détruire toute trace de ce qui s'était passé, fit murer la chapelle dans l'état où elle se trouvait. Après sa mort, la propriété passa en d'autres mains, et personne n'eut jamais connaissance de l'existence de ce mystérieux oratoire.

Il y a là certainement un fait à retenir au point de vue de la vision intuitive.

Pour la traduction : P. H.

Intervention providentielle. *Zeitschrift für Spiritismus*

Nous lisons le petit fait suivant dans le numéro 9 paru le 4 mars courant : Cologne. — Jeudi dernier, une fillette âgée de cinq ans et demi, profita de l'absence momentanée de sa mère pour se pencher à la fenêtre du logement situé au deuxième étage au Perlengraben. Dans un mouvement tout d'imprudence, apparemment, l'enfant perdit l'équilibre et tomba dans le vide. Après avoir pirouetté plusieurs fois, la fillette toucha violemment le sol cimenté de la voie publique. Les passants terrorisés accoururent, mais leur émoi fut de courte durée, car la petite se releva d'elle-même, et très allè-

grement et sans le moindre mal apparent, elle remonta chez elle, en toute hâte.

Les animaux possèdent-ils une âme ? *Psychique Studien*

Telle est la question encore très controversée que nous extrayons de cette revue allemande, numéro de mars, à la suite d'un fait très curieux qui a fait l'objet d'une note spéciale dans certaines feuilles publiques.

Il s'agit, dans la circonstance, d'un chien dont le fidèle attachement à son maître se traduit d'une façon particulièrement attachante, et que les visiteurs du cimetière principal de Toulon sont à même de constater quotidiemment.

Un des commissaires de police de cette ville mourait, il y a une huitaine de jours, à l'hôpital. Son chien accompagna le convoi funèbre jusqu'au cimetière. Depuis cette date, il n'est pas de jour où la bonne bête ne se rende, à heure fixe, d'abord à l'hôpital, où, s'arrêtant devant la porte d'entrée, elle se met à hurler pour se diriger, de là, en ligne droite au cimetière. Arrivée sur la tombe fraîche de son ancien maître, elle se couche sur le tertre et manifeste, à nouveau, son chagrin par des hurlements plaintifs. Au bout d'un certain temps, le chien retourne au domicile de la veuve, accusant des signes de tristesse manifestes.

Quelle leçon de choses morales pour bien des humains, lorsque l'heure de la grande séparation a sonné pour l'un de leurs proches !

Un chien médium hypnotique

Dans une dépêche télégraphique adressée au *Berliner Taghla* par son correspondant parisien, il est question d'une petite chienne fox-terrier appartenant à Mme Edmond Rostang, répondant au nom de Clémencette et qui posséderait, dit-on, la faculté d'être hypnotiquement traitée. Soumise par entraînement à la méthode opératoire du professeur Hachet-Suplet, cette gracieuse petite bête, de race pure, aurait révélé ainsi des dons psychiques tout particuliers, au sujet desquels des recherches intéressantes seront tentées en tant que psychisme animal.

COMMUNIQUÉS

Le nouvel ouvrage de M. Léon Denis : **La Grande Enigme,** paraîtra dans la première quinzaine de mai et sera vendu 2 francs, franco 2 fr. 35.

Dans le courant de Mai paraîtra à la Librairie Spirite l'ouvrage suivant : " *UN COIN DU VOILE* " Étude Philosophique sur la recherche de la vérité, par PHARASIUS, Un vol. in-12 jésus d'environ 400 pages au prix de 4 fr. 50.

M. JOUSSELIN fera à l'École d'observation et d'éthique appliquée, 3, rue de Lille, le dimande 14 mai, à 3 heures, une conférence sur la **Physionomie et l'Education**. On peut se procurer des invitations aux bureaux de la *Revue Spirite* ou au siège de l'École, 3, rue de Lille.

NÉCROLOGIE

M. Laurent de Faget, le distingué directeur du « Progrès Spirite », vient de perdre une jeune fille de vingt ans, M^lle^ Germaine-Andrée, décédée le 18 avril dernier aux Lilas, 61, rue de l'Avenir.

Nous lui adressons, ainsi qu'à sa famille, les sentiments de *condoléance spirite*, sentiments d'une mélancolie inévitable, mais exempte d'affres cruelles, et nuancée de l'espérance du revoir dans les régions meilleures, dans les mondes heureux... avec la certitude d'une communion constante entre les vivants et la *survivante*.

M. Laurent de Faget, écrivain et poète de talent, est bien connu des nôtres. Le livre *Les Pionniers du Spiritisme* nous montre combien il se rend compte de la valeur du spiritisme « appelé à régénérer l'humanité ». Puissent ses convictions profondes l'aider à supporter l'épreuve de la séparation ! Nous nous joignons bien sympathiquement à lui et à ses nombreux amis.

LIVRES NOUVEAUX

Esprits et Médiums (1), par Th. FLOURNOY,
professeur à la faculté des Sciences de l'Université de Genève.

Voici un livre peu écrit en faveur du spiritisme sans doute mais qui, bien certainement, ne manquera pas d'intéresser au plus haut point tous les spirites. M. Flournoy, dont on doit louer la haute érudition, s'y montre à la fois spiritualiste convaincu et antispirite parfait. Le spiritisme, dit-il, « n'est qu'une illusion résultant d'une fausse interprétation des phénomènes médiumniques ». En dehors du cercle spirite, l'interprétation des phénomènes médiumniques se trouve, quoi qu'on en dise, trop souvent prise encore sous

(1) Prix : 7 fr. 50, port en plus, France, 0 fr. 70, étranger, 1 fr. 45.

le joug d'appréciations préconçues pour ne pas accepter comme une boutade de plus cette définition de M. Flournoy.

Il est préférable toutefois, plutôt que la *Tachycinésie* qui consiste en une rapidité phénoménale des mouvements du médium qui arriverait à échapper quelqu[e] dix millièmes de secondes à la perception du contrôleur, le pincer ou le gifler, ou même « aller en pleine lumière remuer ou briser un objet et revenir s'asseoir sur sa chaise sans que nos rétines paresseuses puissent distinguer cette allée et venue dix ou cent fois trop rapide pour vaincre leur inertie », il est préférable de voir M. Flournoy dire avec certains psychologues actuels que les phénomènes médiumniques sont la résultante de la toute puissance de l'Idée, car ici, de l'Idée, nulle définition ne nous démontra nettement que chacun ne puisse en établir une idée à son sens.

M. Flournoy nous dira que c'est le médium qui transmet ses forces psychodynamiques au spectateur, forces au moyen desquelles celui-ci devient le véritable générateur des phénomènes en objectivant sa pensée. En parlant des phénomènes de la villa Carmen il nous dira encore : « J'en conclus que le fantôme de la villa Carmen n'était certainement au point de vue mental qu'une élaboration imaginative de la générale Noël, un produit de sa fantaisie créatrice, une sorte de ramification hypnoïde ou d'excroissance de sa propre individualité. » Rien de précis ne nous a démontré que ces hypothèses puissent plutôt prévaloir que l'hypothèse spirite contre laquelle il s'insurge. Le champ de l'inconnu a gardé des côtés sombres autour de nos études et, dans la demi-clarté où l'on s'oriente à peine, pourquoi la pensée spirite, convaincue de la survivance et du retour possible de ses chers disparus, serait elle plus loin de la vérité que l'Idée Toute Puissante, créatrice rivale d'une Création se développant jusqu'en nous, et, on le sait, malgré nous.

M. Flournoy est profondément spiritualiste ; mais uniquement parce qu'il le veut ainsi et il ne cherche pas à savoir l'état des âmes après la mort ni ce qu'elles deviendront. Nous avons, dit-il, « des motifs moraux assez puissants pour entretenir notre confiance dans la rationalité de l'univers et la réalité d'une autre existence ». Il est peu tendre pour le monisme, puis, il dit en parlant de la philosophie spirite : « Elle ne constitue pas un système arrêté, mais un ensemble assez flottant et variable de doctrines dont l'immortalité et l'évolution de l'âme forment le noyau permanent » et plus loin : « Exempte de toutes les complications et subtilités de la théorie de la connaissance et des problèmes de haute métaphysique, cette philosophie simpliste se trouve par la même assez bien adaptée aux besoins de la masse. » L'homme, en effet, affectionna de tous temps d'entourer de complications et de laisser peu accessibles à la masse les phénomènes que la Nature nous donne dans sa haute simplicité. L'orgueil du savant, aboutissant le plus souvent à abriter sous des expressions et des tournures *savantes*, régulière-

ment assez creuses, des définitions saisissables surtout pour lui-même, ne contribua pas peu à obscurcir chez la masse la raison d'être de la vie. Et la masse pourtant apporte à la naissance le même droit que lui à l'évolution par la connaissance et par le libre arbitre ; elle apporte le droit de regarder par ses yeux plutôt que d'étouffer ignorante sous des dogmes. C'est un voile jeté sur les yeux de l'humanité que le spiritisme aujourd'hui soulève péniblement, avec sa *philosophie simpliste* et à la grande déconvenue de l'arbitraire orthodoxie religieuse. Souhaitons que ceux qui liront le livre de M. Flournoy méditent, comme si elle en était le parallèle indiqué, l'œuvre d'Allan-Kardec.

Très beau livre, œuvre d'une lecture attachante et d'une pensée profonde et qui apporte à ces pionniers de l'évolution future qu'aujourd'hui on nomme les spirites la douce consolation de voir de jour en jour leurs phénomènes dont toutefois pour l'instant M. Flournoy a soin de laisser les plus probants au rang d'oubli, non plus dignes à peu près du traditionnel sourire d'indulgence, mais devenir le champ d'investigations et d'observations sur la valeur desquelles, hélas ! nous sommes encore nous-mêmes peut-être des enfants.

Le Devoir Spiritualiste, par Sédir. Beau volume in-12 raisin. Prix : 2 francs.

Cet ouvrage, d'une exécution soignée, s'adresse au grand public. L'auteur, très connu dans les milieux spécialement voués aux études des anciennes philosophies et des vieilles religions, a laissé de côté toute terminologie savante. Ce livre sera recherché par les personnes de bonne volonté ; il ne combat aucun parti religieux ; mais il émeut hautement, il réveille les instincts les plus nobles de l'âme et avive les formes les plus pures de sa sensibilité. Il est bon à donner à des amis, il est propre à réchauffer le cœur quand le vent du doute l'a transi, il est excellent à garder toujours près de sa main, car les idées dont il nous entretient sont de celles qui habitent les seules cimes pures alentour desquelles s'étend le magnifique royaume du Vrai, du Beau et du Bien. Cette œuvre puissante renferme en outre la substance essentielle de la culture psychique la plus haute en 132 sujets traités avec grande clarté, ainsi que les articles d'un Code. Cet ouvrage si apprécié est déjà traduit en langue polonaise.

Le *Devoir Spiritualiste* est en somme une réduction simplifiée, clarifiée, popularisée, mise à la portée de tous, du splendide *Bréviaire mystique* que M. Sédir a fait paraître au printemps dernier.

Conférences sur l'Évangile, par Sédir. Tome III et dernier. Fort volume in-8°, de luxe, avec *Index alphabétique des trois volumes*. Prix : 7 francs, franco : 7 fr. 50.

Cette œuvre était impatiemment attendue par les disciples, de jour en jour plus nombreux, du seul écrivain d'aujourd'hui qui soit le continuateur direct des plus purs mystiques chrétiens. Les livres de Sédir, remplis d'aperçus neufs et profonds, d'un accent qui va droit à l'âme, renouvellent une veine épuisée chez nous. Différents de la théologie mystique, plus hauts que Boehme ou Swedenborg, cependant ils sortent de tous ces contemplatifs comme une plante nouvelle d'un sol ancien, mais encore vigoureux. On ne saurait mieux caractériser l'esprit de ces *Conférences*, — où, sur un fond un peu obscur éclatent des éclairs incessants, — que ne l'a fait en ces termes M. Gabriel Trarieux, dans la *Revue* : « Il y a là quelque chose qui dépasse l'intelligence même ; ceci n'est pas accessible à tous ; mais ceux qui peuvent les saisir mettront ces pages sur leur étagère, entre Marc-Aurèle et Maeterlinck, peut-être même au-dessus, à cause de Celui qu'elles invoquent. Elles sont pour la vie de chaque jour, une source secrète de force. »

BULLETIN DES SOMMAIRES

Revue Scientifique et Morale du Spiritisme. — *Mars.* — Le Spiritisme et la critique, G. Delanne. — Commentaires sur César Lombroso, Paul Nord. — Les apparitions matérialisées des vivants et des morts, Dr Dusart. — L'inexpliqué, Séverine. — L'anthropométrie des corps psychiques objectivés, E. Anastay. — Échos de partout. — La Charité mal ordonnée, Rouxel. — Discours sur la Recherche de la vérité, G. Vérand. — Appel de l'Alliance Scientifique Universelle, H. Louatron. — Ouvrages nouveaux. — Revue de la Presse. — Le n° : 1 franc.

Annales des Sciences Psychiques. — *Mars.* — Considérations et hypothèses sur les phénomènes de « bilocation ». — Le concours pour le prix au meilleur ouvrage sur les effets de l'orientation. — Mes constatations à Costa-Rica, Willy Reichel. — Expériences avec le médium Jean Gousik, Dr Marcou-Mutzner. — Livres nouveaux. — Correspondance. — Au milieu des Revues. — Échos et Nouvelles. — Le n° : 1 franc.

Revue Théosophique Française. Le Lotus Bleu. — *Mars.* — La Théosophie et la nouvelle Psychologie, quelques aperçus, A. Besant. — Le Centre de mon cercle, C. W. Leadbeater. — Au crépuscule, XVII, Théosophist. — Demandes et réponses, C. W. L. — L'assemblée générale de la S. T. pour 1910, A. Besant. — Échos Théosophiques, Revue des Revues, Bibliographies, D. A. Courmes. — Vies passées des membres de la S. T. A. Besant et C. W. Leadbeater. — Le n° : 1 franc.

Revue du Psychisme expérimental, directeurs : MM. G. et H. Durville, fils. — *Mars.* — Recherche systématique de la suggestibilité chez les

malades, Dr Michaud. — Bellini est-il un « Phénomène télépathique »? H. Durville, fils. — Expérimentation magnétique et hypnotique, G. Durville fils. — Toujours à propos du mage prestidigitateur Dr Comte de Sarak. — Un incident à la clinique du Magnétisme, H. Durville fils. — La Foudre, H. Mager. — Comment on truque la transmission de pensée, H. Durville fils. — Thérapeutique empirique chez les Ukraniens, L. Binky. — Le Mois Psychique. — A travers les Revues. — Le n° : 1 franc.

Le Monde Psychique, directeur L. Lefranc. — *Avril*. — A nos lecteurs. — Travaux de l'Institut de Recherches Psychiques de France. — Travaux généraux et recherches particulières. — Recueil de faits. — Nouvelles. — Le numéro : 1 franc.

Luce e Ombra. — Revue de Sciences Spiritualistes de Milan. — *Mars*. — La mort d'Antonio Fogazzaro, avec portrait et autographe. — C. Alzona : Le mysticisme d'Antonio Fogazzaro. — Fogazzaro et les études psychiques. — Fogazzaro et la Théorie de l'évolution naturelle. — S. Bonfiglio : De saint Augustin à Darwin. — Fogazzaro et l'Instruction religieuse. — G. Senigaglia : Antonio Fogazzaro et nous. — Le n° : 0 fr. 65.

Ultra. Revue théosophique de Rome. — *Avril*. — Cinquantenaire « Ultra ». — Le gardien du seuil, Dr Franz Hartmann. — L'aspect négatif de la réalité dans les perceptions humaines, Merlini. — Pythagore et ses doctrines dans les écrits latins du Ier siècle, professeur Alberto Gianola. — Qualités nécessaires demandées pour l'occultisme pratique, T. C. C. — Les mystères de l'Egypte antique, Dr Aggusto Agariti. — L'oubli, professeur Ugo Della Seta. — Le spiritisme et le mouvement intellectuel, professeur Achille Tanfani. — Antonio Fogazzaro, Decio Calvari. — Le n° : 1 franc.

Filosofia della Scienza. Revue de psychologie expérimentale, spiritisme, science occulte de Palerme. — *Mars*. — F. Scolti, une voix mystérieuse. — A. Tanfani, Quelques hypothèses sur l'essence du spiritisme. — N. Lico, Science aristocratique... ou non? — L. Nola Pitti, La connaissance du futur, — Dr C. Samonà, Le sentiment du déjà vu et du déjà vécu (*suite et fin*). — Ingénieur F. Graus, Oneiromancie. — Professeur C. Moutonnier, Dieu et l'Univers. — Professeur C. Pecorella, Les lettres de Julia (notes analytiques) — Le n° : 0 fr. 30.

Psychische Studien, fondée par Aksakow. — Rédacteur en chef, Dr Friderich Maier. — *Avril*. — Peter : Lucia Sordia, le nouveau médium italien. — Reichel : Mes constatations à Costa Rica. — Kaindl : Le vampirisme ou caractères variés de mort apparente. — Kaindl : Les frontières physiologiques des hallucinations (de Denius Taylor). — Peter : Préface de Maxwell sur la méthode. — Bormann : Bellini à Munich. — Reich : Au sujet de l'origine commune des peines et souffrances humaines, individuelles et collectives. — Courtes notices : *a*) Jubilé du Dr Theobald Zeigler; *b*) Transmutation de l'or en argent; *c*) Le cas Cazotte-Laharpe; *d*) Curieux cas de rêve prémonitoire; *e*) L'impératrice Eugénie et l'esprit ; *f*) Une autre vie succède à la mort.

18. Starb (Gilbert). — **Le surnaturel démontré par la méthode scientifique, contre les écrivains signalés dans l'« Avertissement » de l'Évêque d'Orléans et quelques autres contemporains**, Paris, 1863, in-8° br. Rare. . . . . 5 fr. »

19. Thiboudet (l'Abbé). — **Des Esprits et de leurs rapports avec le monde visible d'après la Tradition**, Paris, chez L. Vivès, 1854, in-16, rel. toile . . . . . 8 fr. »

20. Sharp (Jérôme). — **Les petites aventures de Jérôme Sharp, professeur de physique amusante.** Ouv. contenant autant de tours ingénieux que de leçons utiles, avec quelques petits portraits à la manière noire. Bruxelles, chez la veuve Dujardin, 1789 . . . . . 8 fr.

Les faits réels ne sont-ils pas toujours plus instructifs que les résultats de la fable et de l'imagination ? Pénétré de ce sentiment, Jérôme Sharp, que les rigueurs de la fortune avaient simultanément poussé à la fréquentation des médecins, des artistes, des gens de robe et d'église, des militaires, des riches rentiers et des pauvres villageois, des saltimbanques et des histrions qu'il fréquenta sans bassesse, avait appris à connaître le monde et les petites scènes qu'il nous rapporte, plus ou moins vécues par lui, ne manquent pas de variété et surtout d'intérêt.

21. M. (Marquis Eudes de). — **Des Esprits et de leurs manifestations fluidiques. Pneumatologie.** Mémoire adressé à MM. les Membres de l'Académie des sciences morales et politiques, augmenté d'un appendice sur l'exorcisme. in-8, Paris, 1853 . . . . . 10 fr.

Primitivement, ce mémoire avait été composé dans le but de discuter avec quelques hommes spéciaux certaines questions ignorées du plus grand nombre. Aujourd'hui, les circonstances se trouvent modifiées, c'est le plus grand nombre au contraire qui s'intéresse à la question des Esprits. Les ouvrages de M. de Mirville, quoique vieux d'un demi-siècle, soutiennent donc encore une question de pleine actualité.

22. Garinet (Jules). — **Histoires de la magie en France depuis le commencement de la monarchie jusqu'à nos jours**, in-8, Paris, 1818, orné d'une superbe grav. représentant le martyre de Jeanne d'Arc. 6 fr.

L'auteur lutte ici contre les superstitions, les possessions et les erreurs infernales qui, de tout temps en France, amenèrent des troubles et des perturbations dans les esprits. Les prêtres, qui tiraient large profit de ces phénomènes propices aux exorcismes et aux pratiques du culte, s'ap-

pliquèrent longtemps à les entretenir. M. Jules Garinet, marchant sur les traces de M. Collin de Plancy, s'appliqua surtout à les détruire et les ennemis du mensonge ne peuvent que lui savoir gré de ses efforts.

23. Bernheim (Dr). — **De la suggestion dans l'état hypnotique et dans l'état de veille**, in-8 . . . . . 5 fr.
Complètement épuisé, cet ouvrage est actuellement très recherché.

24. Surbled (Dr Georges). — **Le Diable et les médiums**, broc. in-8. 1 fr. 50
Curieuses et bien intéressantes pages au point de vue de la naïveté que l'auteur voulait bien supposer chez ses futurs lecteurs.

25. Pottecher (Maurice). — **La Peine de l'Esprit, comédie spiritualiste en prose**, in-8 . . . . . 4 fr.
Étude morale où le spiritisme est présenté par des personnages savamment étudiés; cette pièce peut être jouée par des artistes amateurs.

26. Dramard (Louis). — **La science occulte. Étude sur la doctrine ésotérique**, 2e éd. complètement remaniée, brochure in-8, Paris, 1886. 1 fr. 50

27. Puget (A. du).— **Le Démon de Socrate.** Paris, chez Levavasseur, 1829, plaquette in-8 de 94 p. br. . . . . 4 fr.
Orné du portrait de Socrate. Envoi d'auteur sur la couverture.

28. Fontenay (Guillaume de). — **A propos d'Eusapia Paladino.** Les séances de Montfort-l'Amaury, juillet 1897. Compte rendu, photographies, témoignages et commentaires, Paris, 1898, in-8. . . . . 8 fr.
Tout le monde connaît le haut intérêt de ces mémorables séances et cet ouvrage, devenu rare, est un de ceux qui constitueront les archives du spiritisme.

29. Auguez (Paul). — **Les manifestations des Esprits**, Réponse à M. Viennot, in-8 br. Paris, Dentu, 1857. . . . . 5 fr.
Cette œuvre eut, à son apparition, le plus grand succès.

30. Houat (Dr L. T.). — **Études et séances spirites, Morale, Philosophie, Médecine, Psychologie**, in-12 cart. Paris, Ledoyen, 1863 . . 12 fr.
Débutant par un exposé où il s'efforce de démontrer à l'homme ce qu'il est, l'auteur expose ensuite les réflexions et les conseils obtenus dans des séances spirites. Une très grande utilité peut se dégager de ces enseignements.

Le Directeur-Gérant : Paul Leymarie.

MAYENNE, IMPRIMERIE CHARLES COLIN